U d'/of OTTAWA
39003002438892

Cor 1-1969

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/saltragdiel00lama

LAMARTINE

SAÜL

Il a eté tiré de cet ouvrage soixante-cinq exemplaires sur papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par le Secrétaire général de la Société.

N° 18

Exemplaire de M. Paul Aubert.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LAMARTINE

SAÜL

TRAGÉDIE

ÉDITION CRITIQUE
AVEC UNE INTRODUCTION ET UN COMMENTAIRE

PAR

JEAN DES COGNETS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1918

Universitäts BIBLIOTHEK

1938 562
#323

PQ
2325
.S3
1915

A M. GUSTAVE LANSON

HOMMAGE DE RESPECTUEUSE AMITIÉ

INTRODUCTION

I

Intérêt de *SAÜL* pour l'histoire littéraire.

Une nouvelle édition de *Saül* peut être de quelque utilité pour les études lamartiniennes. Cette œuvre de jeunesse n'a été imprimée que deux fois intégralement, dans deux volumes qui ne sont pas très répandus : dans le tome III de l'Édition des Souscripteurs publiée en 1861 (chez l'auteur, rue de la Ville-l'Évêque. Imp. de Firmin Didot, 40 vol.), et dans une édition isolée de Calmann Lévy (1879). Ces éditions portent toutes deux au faux-titre la mention : *inédite*. Leur texte est ici complété et corrigé par celui des Manuscrits. Dans les collections de la Bibliothèque Nationale, *Saül* figure sous quatre cotes : nos 3, 40, 41, 42 du fonds Lamartine. Le ms. 3 et le ms. 42 sont des copies exécutées par des copistes. Le ms. 41 présente un court fragment du premier acte, écrit au crayon par le poète. Il s'arrête au vers 347. Le ms. 40 est aussi une copie, mais de la main de Lamartine et annotée par lui au crayon. Le texte qu'il donne est le plus complet, et c'est celui que nous adoptons.

Ce poème dramatique de *Saül* marque un moment intéressant dans la formation du poète. C'est pour écrire sa tragédie que, bien avant de connaître Genoude, Lamartine s'est pénétré de la poésie de la Bible. Initié par Alfieri, il s'élève à la haute poésie et s'écarte des petits poètes du XVIIIe siècle, jusque-là ses maîtres. En même temps qu'il cherche dans la Bible les ressorts et les couleurs de son drame, il apprend dans Racine et dans Voltaire son métier d'écrivain en vers. Avec sa rapidité naturelle

d'assimilation, il fixe en quelques mois les éléments, qui ne varieront guère, de son style poétique. La langue et la prosodie des *Méditations* diffèrent peu de celles de *Saül*.

Est-il vrai qu'il n'y ait eu dans cette première œuvre sérieuse de Lamartine qu'un « froid pastiche de Racine et d'Alfieri », comme il l'a écrit dédaigneusement plus tard ? L'influence de Racine est sensible d'un bout à l'autre dans le style, et il est évident que Lamartine a emprunté à Alfieri une grande partie de son intrigue. Cependant l'imitation n'est point servile. Peut-être le premier *Saül*, conçu en 1812, dont le texte, sans doute incomplet, a pu servir à Lamartine lorsqu'il a récrit toute la pièce en 1817, était-il entièrement calqué sur la tragédie d'Alfieri. Mais, pour celui que nous avons, il diffère sensiblement de la pièce italienne : si le lieu de la scène est identique, le nombre des personnages varie, Lamartine ayant ajouté le confident Esdras, et la Pythonisse d'Endor. Dans son premier acte, où il resserre deux actes d'Alfieri, le poète français suit d'assez près son modèle. Mais l'acte III est presque entièrement de l'invention de Lamartine. Il est rempli dans Alfieri par une intrigue de rivalité entre Abner et David que la pièce française laisse entièrement de côté, remplissant ce vide par la scène entre Saül et la Pythonisse et par l'apparition de l'ombre de Samuel. A l'acte IV, le parallélisme reprend, pour s'interrompre de nouveau à l'acte V. En somme, 3 actes sur 5 doivent quelque chose — et beaucoup — à Alfieri. Le IIIe est en en partie original, en partie inspiré du *Saül* de du Ryer [1].

Si Lamartine, pendant cette période agitée de sa vie, s'est si fort intéressé à cette œuvre qu'elle lui fit oublier la douleur de son deuil amoureux, les souffrances physiques, les soucis de carrière, les contrariétés familiales et les troubles sans cesse renaissants d'un cœur orageux, c'est qu'il trouvait à y épancher tous les sentiments qui l'étouffaient. L'épigraphe qu'il a choisie dans Mme de Staël marque bien son dessein profond : « On

1. Ou, plus exactement, d'une note de Petitot sur du Ryer (cf. la note du commentaire sous le vers 616).

aime à voir comment la créature semblable à nous se débat avec la souffrance, y succombe, en triomphe, s'abat ou se relève sous la puissance du sort ». Que voit-on d'autre dans les *Méditations*? Lamartine, fidèle aux enseignements classiques, a d'abord tenté d'exprimer son âme par l'art impersonnel de la tragédie. Au lieu d'être lui-même et en son nom l'homme qui croit et l'homme qui doute, le philosophe romantique qui fait écho à lord Byron et le chrétien Mennaisien qui le réfute, le poète qui écrit *Le Désespoir* et le poète qui répond par *La Providence à l'Homme*, Lamartine a tenté d'être tour à tour *Saül* et *David*, le roi révolté et le roi soumis, l'impie que le sort accable sans l'agenouiller, le croyant qui s'abandonne à la volonté de son Dieu. Toutes les révoltes de l'amant à qui Elvire vient d'être arrachée, toutes les fureurs de l'homme dévoré du besoin d'agir, avide de conquérir l'hommage des foules et que le sort tient emprisonné dans une existence oisive et obscure, toutes les rages du malchanceux dont les tentatives d'évasion ont toutes échoué et qui, dans l'ardeur de son imagination qui devance le temps, voit déjà accourir la vieillesse, la mort, et la gloire lui échapper, Saül les jette à la face du ciel. N'est-ce point le Lamartine de 1818 à 1820, dévoré de fièvre, dont la cervelle échauffe nuit et jour quelque projet nouveau de mariage, de carrière, d'affaires, quelque plan pour enlever la sous-préfecture âprement désirée, quelque martingale infaillible pour gagner au jeu, le Lamartine qui, deux ou trois fois l'an, chargé d'espérance et d'ennui, se jette dans une voiture qui roule vers Paris comme s'il courait appeler en duel son mauvais destin, n'est-ce point lui qui parle dans ces vers :

> Va, je suis las de craindre et de flotter toujours
> Dans ces perplexités où se perdent mes jours.
> La prudence me nuit, le doute m'importune
> Et je veux corps à corps affronter ma fortune...
> Au-devant de mon sort je prétends m'élancer
> Et, plongeant hardiment dans ces ombres funèbres,
> Arracher mon destin du sein de ses ténèbres !

Certes, Saül est plus vivant, plus éloquent que David, mais

c'est que dans l'âme du Lamartine de cette époque la révolte était aussi plus active que la résignation. Le bonheur, la fortune, les caresses empressées de la gloire endormiront pour un temps cette âme dévorante ; elle se réveillera pour jeter le poète dans la vie publique, puis dans la plus folle spéculation et ne plus lui laisser de repos jusqu'à la mort. Saül nous aide à rejeter bien loin l'image du tendre joueur de guitare où l'on a voulu nous faire reconnaître le poète des *Méditations*. Il découvre bien, sous les tendresses et les mélancolies, l'énergie singulière de cette nature.

*
* *

Dans sa tragédie, le candidat diplomate ne s'est pas borné à exprimer ses sentiments, mais aussi quelques-unes de ses idées politiques d'alors. Il est possible que les salons royalistes, qui accueillirent cette œuvre avec tant de faveur, y aient aperçu quelques allégories, quelques traits fugitifs de ressemblance entre le retour de David, roi consacré par l'huile sainte, qui renverse l'usurpateur, et la restauration du roi très chrétien. Les paroles de David, saluant après l'exil les tentes d'Israël, éveillaient peut-être quelque écho dans les cœurs des émigrés :

> Enfin je vous revois, lieux chers à ma mémoire,
> Lieux autrefois remplis de bonheur et de gloire...
> Après un si long temps d'exil et de malheurs...
> Je rentre en fugitif au milieu de mes frères.

Saül contient mieux que ces vagues allusions, de véritables déclarations de principes. A Mlle de Canonge ou à Virieu qui l'interrogent sur les affaires du temps, il confesse une sorte de fatalisme mystique : « Je suis plus convaincu que jamais que la liberté est une condition qui n'est pas de notre nature, que les droits de l'homme sont les droits d'une chimère qu'ils appellent homme, que le seul bien de la société, c'est la force et la seule source de la force le courage et Dieu » (*Corr.*, I, CXLVI). Même idée, sous une expression plus nette : « Je n'ai

jamais cru en fait de gouvernement qu'à une chose qui est la force... Quand on croit à la raison souveraine des peuples éclairés on ne les connaît pas du tout, par conséquent on n'est pas fait pour les gouverner ». Le garde du corps de 1817 ne se doutait pas qu'il s'annoncerait un jour comme envoyé de Dieu pour gouverner les peuples par la seule raison et la seule vertu. Dans le même sens : « Je crois que tout est soumis dans l'univers physique et moral à une toute-puissante Providence que j'appelle quelquefois fatalité ; elle nous perd et elle nous sauve par des moyens que nous ne prévoyons jamais parce qu'ils sont au-dessus de notre prévoyance ».

Les mêmes doctrines sont professées par les héros du drame. Voici Abner expliquant à Saül que les peuples ne se gouvernent que « par la force » et non par le sentiment, et ses vers prennent après l'événement, après la chute du héros de 48, et ses vains appels à la gratitude des peuples, quelque semblant de prophétie :

Quoi ! vous comptez, Seigneur, sur la reconnaissance
De ce peuple fameux par sa lâche inconstance
Qui, des dieux étrangers stupide adorateur,
Vingt fois pour Bélial a trahi le Seigneur ?
Vous pensez qu'à son Dieu, qu'à Moïse infidèle,
Pour le sang de ses rois il aura plus de zèle ?
... Ah ! prince, ah ! jugez mieux ! *Les peuples sont ingrats.*
Ils ne savent aimer que ceux qu'ils peuvent craindre
Et leur servile amour, toujours prompt à s'éteindre,
Par un nouveau caprice aussitôt remplacé,
Chez nous du père au fils a rarement passé.

Saül, — « fataliste comme moi », dit Lamartine, avouant qu'il lui a, dans quelques endroits, prêté ses propres pensées — Saül se charge d'affirmer l'inflexible autorité d'un Dieu que la prière n'émeut pas :

JONATHAS

Nous fléchirons le ciel.

SAÜL

On ne le fléchit pas.
Inexorable, au gré de son ordre suprême
Il conduit les mortels, les peuples, les rois même,

Aveugles instruments de ses secrets desseins.
Tout tremble devant nous, nous tremblons dans ses mains :
Sous les doigts du potier l'argile est moins soumise.

*
* *

Saül a donc préparé le style, et, dans une moindre mesure, la philosophie des *Méditations* : plus directement encore, il a préparé leur succès. C'est pour *Saül* que Lamartine s'est « lancé très fort » et a cherché des protecteurs officiels, mondains et littéraires ; c'est pour *Saül* qu'il a réussi, aidé des appuis de Virieu, bien en cour et solidement apparenté, à monter une sorte d'honnête cabale où d'assez considérables personnages étaient enrôlés ; c'est pour *Saül*, avec *Saül* que Lamartine, Virieu, Jussieu ont mené une véritable campagne de lectures dans tous les salons de Paris ; c'est *Saül* qui a donné l'assurance à un assez grand nombre d'admirateurs qu'un grand poète royaliste et chrétien était né. Le clan très relevé qui se groupe autour du poète de *Saül* n'eut pas le crédit de forcer les portes du Théâtre-Français. Cet échec fut sensible à tous ceux, hommes de lettres, gentilshommes, grandes dames, qui s'étaient intéressés pour le beau poète bourguignon. Ils brûlèrent de le venger : les *Méditations* parurent juste à point pour le leur permettre, tandis que leur zèle était encore échauffé.

Au moment où Nicole met en vente le petit livre anonyme, plusieurs centaines de personnes, des plus distinguées de Paris, en avaient déjà applaudi l'auteur tandis qu'il refermait l'album rouge où *Saül* était copié, après avoir lancé, de son admirable voix au timbre grave, l'imprécation du Roi vaincu. L'auteur de *Saül* était déjà à demi célèbre ; il avait connu de son propre aveu pendant tout un hiver « une vogue incroyable », il avait été accablé des hommages des auteurs « ses confrères », et des « énormes paquets de lettres de tous les pays ». Sa renommée était même si au-dessus de son espérance qu'il craignit très sérieusement, dans l'admirable inconscience du génie, de la hasarder en mettant au jour des poésies qui tiendraient à coup sûr, quelque bonnes qu'elles fussent, beaucoup moins qu'on n'en

attendait, et qu'il délibéra pour savoir s'il ne mettrait pas son manuscrit dans sa poche après avoir obtenu, par l'effet de sa faveur littéraire, la place diplomatique tant quémandée. Ce qui est certain, c'est que sa nomination à Naples était accordée avant la publication des *Méditations*. C'est peut-être à ce *Saül*, traité de si haut plus tard, et aux admirateurs de ce malchanceux *Saül*, qu'il faut attribuer l'honneur de ce succès auprès des ministres [1].

Lamartine est alors tout le premier à donner à *Saül* plus d'importance qu'aux *Méditations*. Ce n'est pas seulement l'effet d'une tendresse naturelle aux poètes pour leurs plus faibles ouvrages. En ceci comme en beaucoup de choses Lamartine est fidèle à son éducation classique : *Saül* est une tragédie, genre noble. Les *Méditations* ne sont que des « poésies fugitives », genre secondaire. Quand il s'étonne — et il s'en étonnera toute sa vie — de l'engouement du public, il est sincère. De ce même préjugé procédera plus tard sa prédilection marquée pour *La Chute d'un Ange*, qui est une épopée, et son attrait pour l'éloquence et l'histoire qu'il tiendra systématiquement pour supérieures à la « poésie fugitive ».

Bref, de ce suprême et victorieux assaut livré par Lamartine à son « guignon » entre 1818 et 1820, pour conquérir enfin « la gloire et l'argent », *Saül* fit presque tous les frais, et les *Méditations* recueillirent tous les fruits. N'est-ce pas un suffisant titre de gloire pour cette tragédie mort-née ?

---

1. La correspondance du poète prouve que, dans les salons où il était convié, il lisait surtout *Saül*, et des poésies politiques. Il ne fait pas mention du *Lac* qu'il récitait cependant quelquefois, puisque Briffaut dit l'avoir entendu. Cf. *Corr.*, I, CLXXIV, 4 mars 1819 : « Le duc d'Orléans et les princesses, ayant beaucoup entendu parler d'une de mes tragédies que j'avais laissée ici cet automne m'ont fait inviter à aller leur en faire une lecture aujourd'hui à huit heures du soir. Je m'y prépare en ce moment : je m'étudie à bien lire et à produire sur Leurs Altesses un effet qui pourrait m'être fort avantageux par la suite ». *Ibid.*, I, CLXXIX, 13 avril 1819 : « J'y dîne dimanche (chez le duc de Rohan) avec M. Mathieu de Montmorency, M. de Bonald, l'abbé de Lamennais, etc. ; on y lit *Saül* et des odes ».

Au reste, en dehors de ce mérite indirect, elle en a d'autres qui lui appartiennent en propre. Parmi tous les ouvrages de transition composés à cette époque pour renouveler la scène française, elle est assurément l'un des plus remarquables. Elle forme un très beau spectacle et le mélange du lyrique et du dramatique qui constitue sa principale originalité n'est pas sans charme ni sans adresse. Le rôle entier de Saül a de l'accent, du mouvement, et les scènes les plus dramatiques ne sont pas les pires. Quand le sujet emporte Lamartine, les vers éloquents, pathétiques se pressent : il faiblit dans les scènes de psychologie, où il faut faire œuvre de bon ouvrier : le « métier » de poète dramatique le rebute vite, comme le « métier » de poète lyrique le « dégoûtera ». L'admiration de tant d'amis et de protecteurs ne nous paraît donc pas si déraisonnable, ni l'enthousiasme que ressentit, dès la première lecture, le sceptique Virieu. Et Talma n'avait pas tort d'affirmer à l'auteur de *Saül* que ses vers étaient « les plus beaux qu'on lui eût lus » et « qu'il était poète, et peut-être le seul ».

II

Composition de *SAÜL*. Refus de la pièce par Talma.

Lamartine ne connaissait sans doute Alfieri que sur sa renommée lorsqu'en juin 1809 il lut dans le *Mercure* des articles de C.-B. Petitot qui le ravirent. Alfieri devint son modèle : il voulut l'imiter en tout et projeta même, à son exemple, dans le premier feu d'enthousiasme, d'apprendre le grec. Déjà, quelques mois plus tôt, il avait résolu d'apprendre l'italien et il emportait à la campagne l'*Orlando furioso*. Mais ce n'est qu'au retour d'Italie, le 31 octobre 1812, qu'il conçoit un sujet de *Saül* : « Alfieri m'en a donné l'idée, mais le mien aura une marche qui me

paraît plus chaude et une intrigue un peu plus pressée que le sien » (*Corr.*, I, XCV).

La pièce est peut-être commencée, mais vite interrompue. Lamartine est au début de sa première crise religieuse qui, avec des arrêts, des reprises, durera jusqu'en 1820. Le bouillonnement intérieur est trop vif pour lui permettre de s'appliquer à une œuvre de longue haleine. Il laisse le *Saül* pour une épitre sur les *Sépultures*. Ensuite Marchangy, qui lui tombe sous la main, ne lui inspire pas moins de deux tragédies : *Brunehaut* et *Mérovée*, plus un poème épique, *Clovis*, qui amusera son imagination jusqu'aux environs de 1826.

Cependant rien ne nous prouve qu'il n'écrivit pas un *Saül* dès cette date. Ce qui est certain, c'est qu'il en composa la dédicace à Aymon de Virieu. « A propos, je t'avertis que je t'ai fait depuis un mois une belle dédicace de mon *Saül*. J'en ai soigné l'écriture et l'ai mise dans mes papiers, comme si cela devait nous mener à l'immortalité. Pardonne-moi ces bêtises *forsan et haec olim* » (*Corr.*, I, CII, Paris, 8 juin 1813).

Puis, c'est 1814-1816, l'engagement dans les gardes du corps, l'ennuyeuse garnison de Beauvais, le retour de l'île d'Elbe, l'offre inutile de son épée pour défendre le Roi, des séjours à Paris tout occupés de jeu et de politique. Dans tout cela, il n'est plus question de *Saül*.

Dès qu'elle a pris sur lui de l'empire, Madame Charles a beaucoup encouragé Lamartine au travail. Pour lui plaire, il commence, au château de Péronne, un nouveau *Saül*; il dit même en avoir « verseggié » une première scène (*Corr.*, I, CXXIV, jeudi 3 juin 1817). Cependant, il part le 7 ou le 8 pour Vichy, et, à peine arrivé, il écrit à nouveau cette première scène et la suivante, au crayon, sur un album qui porte à la page de garde cette mention : « Donné par Julie, 1816, à Aix ». Avant le premier vers, il date : « Commencé à Vichy, le 12 juin 1817 [1] ».

Le reste de l'année est fort agité : des voyages, le bienheu-

1. C'est le ms. 41 de la Bibl. Nat.

reux rendez-vous manqué d'Aix, auquel nous devons le *Lac*, un séjour au *Grand-Lemps* chez les Virieu, puis les affres de la longue agonie d'Elvire. Lamartine semble d'ailleurs avoir été très réellement et douloureusement malade pendant ces six mois.

Dès le 23 janvier 1818, un mois après le jour funèbre, il écrit à Virieu : « Ne pouvant résister aux rêveries de l'oisiveté, je me suis remis à travailler malgré les douleurs physiques qui s'ensuivent. Elles valent encore mieux que les idées fixes et sans fond où le cerveau se brise » (*Corr.*, I, CXXXVIII). Il a déjà achevé à cette date « un acte entier de *Saül* et celui-là est du Shakespeare ». Le Ier acte ayant été composé à Vichy, il s'agit sans doute ici du IIe. « Pour le 1er mai, ajoute-t-il, tout sera terminé ». Un accès de mélancolie et de douleurs de poitrine l'interrompt après le IVe acte, mais pas longtemps, car le 15 avril, *Saül* est entièrement terminé. Dès le 16, Lamartine commence à recopier sur des cahiers envoyés de Paris par Virieu[1], qui se met aussitôt en campagne avec une extrême ardeur, sur les instructions de son ami. Voici le plan de Lamartine : enlever d'abord le suffrage de Talma[2] en lui offrant ce rôle « qui est tout lui » et en le chargeant de faire accepter la pièce par le comité de lecture des comédiens ; puis, « en combinant les influences très diverses de M. de Chanay, de M. de Duras et de Talma », obtenir d'être joué dès l'hiver prochain. « Je ne le désire, conclut-il, que pour le peu ou le beaucoup d'argent que cela pourrait peut-être me rendre et me mettre à même d'augmenter en en donnant cinq ou six de suite, ce qui me serait facile ». Il tenterait ensuite l'impression d'autres poésies. D'ailleurs, fort satisfait de son ouvrage, il en donne des lectures à ses sœurs et à Mme Delahante, en leur affirmant « qu'on n'a rien écrit de ce style ». Le succès est très vif sur l'auditoire de la famille : l'oncle tyran, régent de l'Académie de

1. C'est le ms. 40 de la Bib. Nat.
2. Talma pouvait se souvenir d'avoir joué avec grand succès un *Saül* chez Mme de Genlis en janvier 1810.

Mâcon, « pleure d'un bout à l'autre ». Le poète élabore une seconde dédicace de sa pièce dans laquelle il associe le nom de son ami au souvenir de Mme Charles. « Je la composai, dit-il, pour toi et pour cette seconde moitié de moi-même ». Ce qui est, en somme, exact pour cette nouvelle version, si tant est que le premier *Saül*, conçu bien avant l'entrée en scène de Mme Charles et dédié jadis au seul Virieu, ait jamais été écrit.

Donc Virieu soumet la pièce à des « connaisseurs en parterre » qui la jugent avec sévérité. Mais l'auteur, intrépide au fond de sa solitude, ne s'en laisse pas ébranler. Il attend l'épreuve de la représentation, la seule qu'il accepte, dont il espère beaucoup de bien et surtout « beaucoup de bruit, fût-ce même en mal et c'est là précisément ce qu'il lui faut pour un début dans la carrière ». On blâme surtout le choix d'un sujet tiré de la Bible, mais Lamartine proteste que ses vers n'ont rien « qui sente la capucinade ». D'ailleurs, que les critiques « regardent la Bible comme une fable, comme une histoire ou comme la Bible, il lui semble que le spectacle est le même à leurs yeux : celui d'un homme poursuivi par un Dieu, par un rival adroit et des prêtres puissants. Il a écrit à peu près pour les trois hypothèses et c'est ce qui fait dire à quelques-uns que David est trop ou trop peu brillant dans la pièce, à ceux-ci que David a trop l'air dominé par les prêtres, à ceux-là que les prêtres n'ont pas l'air assez dépouillés d'intérêt personnel dans la chose. L'effet général dans la Bible est précisément cela... » (*Corr.*, I, CXLVIII). Tous les changements que Talma ou Virieu demanderont, il est tout prêt à les faire, la grande question est de savoir « si on le croit poète ou non ». Et si on ne le croit pas, il y renoncera et tâchera « de planter uniquement des choux dans son jardin, bien qu'il sente le contraire ».

Bientôt, il ne se tient plus de tenter lui-même la fortune et il écrit, de Milly, non de Paris, comme il l'a raconté plus tard, à Talma « la meilleure lettre qu'il ait écrite de sa vie ». Il annonce d'ailleurs son projet d'aller à Paris, sitôt sa moisson faite, pour s'offrir lui-même « tel qu'il est, sans assurances » à la famille d'une jeune héritière à marier. Entre temps, il s'occu-

pera de *Saül*, dont le sort apparaît à peu près désespéré, d'après les lettres de Virieu. Ulcéré par ce nouvel affront de la Destinée, il exhale ses fureurs dans l'*Ode au Malheur*, puis sa mélancolie résignée dans *L'Isolement*.

Dans la première quinzaine de juillet, Virieu est envoyé à Munich comme secrétaire d'ambassade. Tout paraît perdu, si l'auteur ne va lui-même défendre sa pièce, mais sa famille le tient de court, après des dettes payées. Il est en pénitence à Milly. Cependant, l'ami Virieu, habile à trouver de bonnes raisons pour faire échapper le captif, annonce qu'il y a une place à prendre à Munich, où ils pourront tous deux « recommencer Naples ». Le 1er septembre, Lamartine part, plein d'espoir. Jussieu parle de lui à Talma, et le poète écrit une nouvelle lettre[1] au comédien qui lui donne rendez-vous pour le dimanche suivant.

De l'entrevue nous avons deux versions : celle de la *Correspondance*, très simple, très ordinaire, très plate ; celle que Lamartine a donné plus tard dans le *Cours Familier*. Le récit du *Cours Familier* suit la règle quasi-universelle de tous les récits autobiographiques de Lamartine : le sens général est exact, les faits principaux sont hors de discussion, les personnages sont bien peints. Tout est vraisemblable et presque tout est inexact. Il y a dans tout cela une sorte de vérité générale, mais la plupart des détails précis, admirablement choisis avec un art négligent pour donner plus d'authenticité au récit, sont faux ou déformés.

Dans le *Cours Familier*, Lamartine conte qu'il partit au printemps de 1818, « sans avoir soufflé mot à âme qui vive » de sa tragédie. — Il partit à l'automne, il avait parlé de sa tragédie à tout le monde, il l'avait lue à toute sa famille et aux voisins qu'il avait pu attraper, il en avait écrit à tous ses correspondants. Dans le *Cours Familier*, il y a une seule entrevue rue de Rivoli, où Lamartine lit tout de suite sa pièce à Talma, qui n'a jamais ouï parler de lui. — En réalité, Talma dit « qu'il lui a déjà

1. Peut-être celle que Lamartine donne dans son *Cours Familier* ; en tous cas une lettre analogue. (*Cours Familier*, III. Entretien 14.)

été beaucoup bourdonné de *Saül* aux oreilles... chez Ouvrard le banquier » ; il y a eu deux entrevues, l'une peut-être à Paris, où Lamartine n'a rien lu, l'autre à la campagne, où Lamartine lut sa pièce. Dans le *Cours Familier*, Talma écoute la lecture dans une immobilité absolue. — La *Correspondance* dit : « à mesure que j'allais, il s'agitait dans son fauteuil et disait : Il y a une tragédie là-dedans ». Dans le *Cours Familier*, Talma est éloquent, préromantique, prophétique : il tient au jeune poète le discours que l'on devait tenir au futur auteur des *Méditations*. — Dans la *Correspondance*, il n'est que poli. Il ne pleure pas d'attendrissement et il n'invite pas l'auteur à déjeuner ; encore moins lui apprend-il le nom de Shakespeare que Lamartine connaissait fort bien. Et Duchesnois ne fait pas à la fin une entrée dramatique pour maudire les Bourbons devant le garde-du-corps rougissant.

Ce qui ne varie pas de l'un à l'autre récit, c'est la conclusion. Talma refusa de présenter la pièce au comité et assura qu'elle ne passerait pas. Il donna au poète des louanges méritées et lui promit tout son appui... pour une autre occasion. Et Lamartine s'enfuit à Milly où il reprend et parachève l'*Ode au Malheur*.

Faute de mieux, il songe à imprimer *Saül* sous le titre de méliotragédie (imité des « tramélogédies » d'Alfieri). Puis, il pense à en tirer un opéra. En 1820, après le triomphe des *Méditations*, il n'a pas encore condamné *Saül* à l'oubli. Un journaliste, qui l'a interrogé sur ses projets littéraires, note dans les *Tablettes universelles :* « M. de la Martine a en portefeuille un *Oreste* et un *Saül*. M. Soumet traite les mêmes sujets. M. Briffaut s'occupe aussi d'un *Saül*. »

De temps à autre, le poète tire de sa tragédie enfouie dans ses tiroirs quelque fragment pour grossir un recueil trop mince. Enfin, viennent les embarras d'argent ; dès 1843, négociant un traité pour ses œuvres complètes avec Gosselin par l'entremise de Dargaud, il propose « un volume de tragédies ». Il finit par publier *Saül* lui-même dans ses œuvres complètes de l'Édition des Souscripteurs, bien qu'il fût déjà vendu à Michel Lévy qui le publia après la mort de Lamartine comme inédit.

III

LES DEUX ÉDITIONS DE *SAÜL*

A propos de ces diverses négociations dont *Saül* a fait l'objet, voici une lettre inédite de Lamartine à Dargaud. Celui-ci servait d'intermédiaire en 1843 pour des pourparlers laborieux (et qui échouèrent) entre le poète et son éditeur, Gosselin, dont le privilège approchait de sa fin. Les *Girondins*, projetés alors en quatre volumes, faisaient partie de la propriété littéraire offerte à Gosselin, ainsi qu'un volume de *Confidences*.

Mâcon, 3 septembre 1843.

Mon cher ami,

Voici l'offre : 1° Toutes mes œuvres existantes.

2° trois volumes ainsi composés :
un volume *Confidences*
un volume *Fragments politiques et littéraires*.
un volume *Tragédies*.

3° 4 volumes *Girondins*.

Total sept volumes, livrables : *les Girondins*, un volume par an à commencer du premier janvier prochain, les trois autres volumes le premier janvier 1849 ou un peu avant pour préparer l'édition générale.

Cela doit valoir 300.000 fr., je pense, payables par dixièmes, à commencer 1er janvier prochain.

Térion [1] m'a écrit et travaille. Il n'a rien de sûr encore. Mais zèle et amitié et espérance. J'y vais le 11.

J'ai eu hier un fabuleux succès d'improvisation soudaine et inattendue au Conseil Général [2]. Je vous en envoie la pâle analyse faite avec le secours de tout le Conseil dans *le Bien public*. A l'unanimité on s'accorde à dire que je n'ai jamais encore autant improvisé. Lu, cela ne vaut rien.

---

1. Je ne lis pas bien ce nom.

2. Discours au Conseil général de Saône-et-Loire sur l'extension à donner au droit électoral (*France Parlementaire*, t. III, p. 403). « Oui, c'est une révolution que nous voulons faire ! »

Faites-en rien, ou quelque chose, selon ce qui vous semblera le mieux. Je n'en fais rien, et je n'ai parlé que par hasard.

Le Conseil s'est séparé dans un grand enthousiasme, et je lui ai fait mes adieux honorablement, mais irrévocablement comme président.

Villemain a écrit ici. Je lui ai répondu une lettre très amicale. Sachez-le.

Rien de nouveau. Je me retire de nouveau demain à Saint-Point pour travailler.

Une fois l'affaire Gosselin bien en train, ou bien refusée, voyez d'autres libraires, puis, ne restez plus pour moi. J'ai assez abusé de vous.

Adieu et amitié éternelle.

LAMARTINE.

P.-S. Les bases précises du marché importent peu. Je les modifierai tant qu'on voudra à la rédaction — la base générale est 4 vol. *Girondins* — 3 divers — 14 anciens — et *discours* 3 ou 4.

Voici en outre deux lettres au sujet de l'introduction dans les *Œuvres complètes*, édition publiée par souscription, de la tragédie de *Saül* déjà vendue à Michel Lévy. Je dois la communication de ces lettres, conservées aux archives de Saint-Point, à M. Gustave Lanson[1] :

Paris, le 24 août 1860.

Cher Monsieur de Lamartine,

Nous nous écririons encore dix lettres qu'il nous serait très difficile de nous entendre de loin. Voici en dernier ressort ce que je vous propose.

Vous insérerez *Saül* dans l'édition de la collection de vos œuvres complètes que vous publiez vous-même en ce moment.

En échange, vous vous engagez à me donner d'ici au 1er septembre mil-huit-cent-soixante-et-un le manuscrit d'un roman inédit de votre composition ou bien le manuscrit de *ma mère*. Vous aurez le droit d'insérer votre roman ou *ma mère* dans vos œuvres complètes que vous publiez, mais toutes les autres éditions seront notre propriété[2].

---

1. Je ne signale ici que la moindre de mes obligations envers M. Gustave Lanson. Il a eu la bonté de me donner pour ce travail, qu'il m'avait engagé à entreprendre, les plus précieux conseils. Je l'en remercie de tout cœur. Je dois beaucoup aussi à la très aimable complaisance de M. Jacques Madeleine qui a voulu veiller lui-même à la correction typographique de cette édition.

2. En somme : la pleine propriété d'un roman inédit ou du *Manuscrit de ma mère*, contre l'autorisation de reproduire une œuvre de jeunesse !

Si ces conditions vous conviennent, veuillez les relater dans votre réponse et nos lettres nous serviront de traités.

Veuillez agréer nos amitiés les plus empressées.

MICHEL LÉVY.

Lamartine ne répondit pas. Mais M. Lévy tenait à son marché, fort avantageux en effet :

Paris, le 18 septembre 1861.

Cher Monsieur de Lamartine,

Il y a un peu plus d'une année je vous soumis les conditions auxquelles nous consentirions à ce que *Saül* parût dans l'édition de vos œuvres complètes publiées par vous-même...

... Vous ne m'avez pas répondu, cher Monsieur, et cependant vous avez publié *Saül* dans l'édition de vos œuvres complètes. Je ne m'étonne pas de cet oubli, sachant de combien de préoccupations vous êtes assiégé, mais il faut pourtant bien que je vous rappelle que vous avez à régulariser votre position vis-à-vis de nous, et je vous prie de vouloir bien acquiescer par écrit aux propositions que je vous avais faites et dont l'insertion de *Saül* dans vos œuvres complètes a été déjà l'acceptation tacite.

Recevez, s'il vous plaît, l'assurance de mes sentiments dévoués.

MICHEL LÉVY.

IV

TEXTE DE LA PRÉSENTE ÉDITION

La présente édition reproduit le texte du ms. 40 de la Bibliothèque nationale entièrement écrit de la main de Lamartine. Ce texte a été préféré,

1° parce qu'il est le plus complet ;

2° parce qu'il a été corrigé par l'auteur, comme les annotations au crayon en témoignent.

On trouvera en note les variantes fournies par les mss. 41 et 42 de la Bibl. Nat., désignés par leurs numéros. (Le ms. 3 n'est qu'une copie du ms. 40.)

L'édition Lévy de 1879 est désignée par la lettre *L*.

Le tome III de l'Édition des Souscripteurs de 1861 est désigné par la lettre *S*.

Pour les divers fragments insérés dans les recueils de Lamartine, en suivant l'édition Hachette :

le texte des *Méditations Poétiques* [1] est désigné par la lettre *M* ;

le texte des *Nouvelles Méditations* [2] est désigné par les lettres *N M* ;

le texte des *Harmonies* [3] est désigné par la lettre *H* ;

le texte des *Recueillements* [4] est désigné par la lettre *R*.

N'ayant pu identifier l'édition de la Bible dont Lamartine s'est servi, on renvoie simplement à la *Vulgate*.

Pour les rapprochements avec le *Saül* d'Alfieri, on cite le texte de la traduction de C.-B. Petitot, que Lamartine a certainement connue et dont il est à peu près assuré qu'il a fait usage : ALFIERI, *Œuvres Dramatiques*, traduites par C.-B. PETITOT, 4 volumes, Paris, Giguet et Michaud, 1802 (an X). (Bib. Nat., Yd 3712).

---

1. Le recueil des *Méditations Poétiques* contient sous ce titre : *Chants lyriques de Saül, imitation des Psaumes de David,* les fragments suivants, extraits de la tragédie : du vers 1015 au vers 1037, du vers 1039 au vers 1071, du vers 1081 au vers 1117. L'indication des personnages est supprimée. Les répliques de Saül sont uniformément remplacées par quatre lignes de points.

Dans la première édition des *Méditations Poétiques* (Paris, 1820, Dépôt de la Bibl. grecque-latine-allemande, H. Nicole) les *Chants lyriques de Saül* figurent sous le titre de Méditation XVIIe. Ils gardent la même place dans toutes les éditions de Nicole. Dans les éditions de Gosselin (à partir de la 8me édition) ils reculent de six rangs et deviennent la Méditation XXIIe. Le texte est partout exactement le même que dans l'édition actuelle de Hachette dont on s'est servi pour le présent travail.

2. Le recueil des *Nouvelles Méditations Poétiques* (1823) contient sous ce titre : *L'Apparition de l'Ombre de Samuel à Saül, fragment dramatique*, un extrait de la tragédie, qui va du vers 523 au vers 626.

3. Le recueil des *Harmonies Poétiques* (1830) contient sous ce titre : *La Mort de Jonathas, fragment d'une tragédie biblique*, un extrait de la tragédie, qui va du vers 1602 au vers 1809.

4. Le recueil des *Recueillements Poétiques* (1839) contient sous ce titre : *Fragment biblique*, un extrait de la tragédie, qui va du vers 97 au vers 342.

Pour le *Saül* de Soumet, représenté pour la première fois le 9 novembre 1822 au second Théâtre Français, se rapporter à l'édition Barba, 1822 (B. N., 8° Ym 16156).

SAÜL

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

1818

On aime à voir comment la créature semblable à nous se débat avec la souffrance, y succombe, en triomphe, s'abat ou se relève sous la puissance du sort.

ALL. ch. xv., *De l'Art dramatique.*

De l'Allemagne, par Madame de Staël. Deuxième partie, chapitre XV. — Le texte exact est « s'abat et se relève »

DÉDICACE DE *SAÜL*

A AYMON DE VIRIEU

Ce que je trouverais de plus doux dans le talent (si le public m'en reconnaissait jamais), ce serait d'en offrir l'hommage à ce que j'ai de plus cher au monde.

C'est à ce titre que je te prie d'accepter la dédicace de SAÜL. Je le composai pour toi et pour cette autre moitié de moi-même... Je ne puis plus le dédier qu'à son ombre. Mais, comme chacun de mes sentiments lui fut rapporté pendant sa vie, que chacune de mes actions lui soit consacrée après sa mort ! Elle ne s'offensera pas de partager ce faible mais ardent hommage avec un ami pour lequel elle partagea tout mon attachement ici-bas.

Je ne sais ce que décideront les connaisseurs d'un ouvrage si peu soumis aux règles inconnues de leur art : la poésie, tu le sais, m'a toujours semblé moins un art que le résultat d'une inspiration et, dans cet ouvrage, comme dans tous ceux qu'elle m'a forcé de produire, je n'ai suivi qu'elle, et je puis dire avec vérité que ce qu'il y a de bon, comme ce qu'on y pourra trouver de mal, appartient à

Cette dédicace se trouve ni dans le ms. 40, ni dans les autres mss.. Nous avons cru intéressant de la rétablir ici, telle qu'elle nous est donnée par la *Correspondance* (CXLVI, tome I, édit. Hachette, p. 302).

elle, et non à moi. J'ignore donc absolument ce que j'ai fait. L'avenir m'en instruira et je livre SAÜL avec crainte à des jugements si peu prévus par moi, pour apprendre, par le but qu'il aura, le sort probable de mes autres œuvres.

Il y a un noble courage à toi d'accepter la dédicace d'un ouvrage dont le succès est livré au hasard de la représentation sur une scène si sévère, si orageuse, et dans un temps où la poésie est aussi loin de nos goûts que de nos mœurs. Je reconnais là cette généreuse amitié qui nous a unis dès l'enfance et qui de nos deux destinées n'en fera jamais qu'une.

1er mai 1818.

ACTEURS

SAÜL, roi d'Israël.

JONATHAS, fils de Saül.

MICOL, fille de Saül.

DAVID, époux de Micol.

ABNER, général des armées de Saül.

ACHIMÉLECH, grand-prêtre.

ESDRAS, écuyer de Jonathas.

PRÊTRES, GUERRIERS, FEMMES.

LA PYTHONISSE D'ENDOR.

SUITE.

La scène est sur la montagne de Gelboë, dans le camp de Saül.

Saül, premier roi d'Israël, a donné sa fille à David, qu'il a proscrit ensuite par une basse jalousie.

Dans sa vieillesse, il est abandonné de Dieu. Son empire s'écroule. Les Philistins, de victoire en victoire, le poursuivent jusque dans son propre pays. Les restes de son peuple le suivent et il est campé avec les débris de son armée sur le mont Gelboë, environné de toutes parts par les Philistins. David, exilé depuis trois ans, apprend les dangers de son roi et de son peuple. Il pénètre la nuit dans le camp de Saül pour offrir son épée au secours d'Israël. Ici commence l'action tragique.

Ce préambule a été ajouté au crayon par Lamartine, sur le ms. 40.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un camp. On voit d'un côté les tentes du roi, de l'autre des rochers et des arbres. Des drapeaux, des trophées sont sur le devant.

SCÈNE I

DAVID, seul, sans armes.
Il est nuit.

DAVID

Enfin je vous revois, lieux chers à ma mémoire !
Lieux autrefois remplis de bonheur et de gloire,
O Palais des Guerriers ! ô Tentes ! où mon Roi
Du salut d'Israël se reposait sur moi.
Et vous, drapeaux sacrés ! Et vous, armes brillantes,
Que Saül confiait à ces mains triomphantes !
Après un si long tems d'exil et de malheurs,
Je vous vois, je vous touche, et vous baigne de pleurs !

Il embrasse les étendards et les trophées.

Invoquant de la nuit les ombres tutélaires,
Je rentre en fugitif au milieu de mes frères ;
Je rentre, et nul guerrier ne reconnaît en moi
Ce David, le soutien, le gendre de son Roi !

2. témoins de ma naissante gloire, *41.* — 5. armes royales, *S et L.* — 6 mains filiales ! *S et L.* — 7. cours d'exil *41.* — 9 ombres salutaires, *41.*

1-8. *Alfieri,* I : Je reconnais les monts de Gelboë, le camp des Israëlites, opposé à celui des Philistins impies.
12 sqq. *Alf.*, I : David était autrefois ton unique soutien ; tu lui

O Saül ! ô mon maître, et Toi, Dieu redoutable,
Dont la main m'éleva, dont la rigueur m'accable,
15 Que ne me laissas-tu dans mon obscurité ?
Que mon bonheur fut court, et fut trop acheté !
Élevé par mon Prince, au sein de sa famille,
Il m'approcha du trône et me donna sa fille.
Il me la donne, oh ! ciel ! et, par un prompt retour,
20 M'arrache cet objet d'un immortel amour !
Jaloux de ces lauriers, cueillis pour sa défense,
En contemplant ma gloire, il craint pour sa puissance,
Et je me vois, trois ans, proscrit de ces États,
Honorés par mon nom, et sauvés par mon bras !
25 C'en est trop : mes malheurs ont passé mon courage,
C'est languir trop longtems dans ce honteux veuvage,
Quel qu'en soit le succès, par un dernier effort,
Je viens redemander ou Micol ou la mort !

13. ô mon père, *41*. — 14. la vigueur *L*. — 18. il me donne *L*. — 19. il me nomme son fils et *L*. — 20. si cher à mon amour ! *41*. Il m'arrache l'objet de mon fidèle amour ! *L*. — 21-22. Jaloux d'un défenseur dont Dieu bénit les armes, Pour sa propre puissance il ressent les alarmes, *L*. — 24. Que l'Éternel venait de sauver par mon bras ! *L*. — 26. honteux *en surcharge sur* affreux *41*. — 27. Quel que soit le succès de ce dernier effort, *L*.

---

avais donné toute ta confiance ; tu l'avais élevé au faîte des honneurs, tu l'avais choisi pour époux de ta fille. — Dans *Alf.*, il n'est pas question du regret de Michol ramenant David au camp des Israëlites, mais seulement du désir de combattre.

18-19. Lamartine, plus encore que le poète italien, s'est appliqué à adoucir la férocité des caractères bibliques. C'est ainsi qu'il supprime cette circonstance barbare : *Alf.* Tu lui avais demandé pour obtenir ce don précieux [la main de Michol] cent têtes de Philistins et il en avait mis le double à tes pieds. Cependant *Alf.* avait déjà atténué lui-même le texte de la Bible : I *Reg.* XVIII, 27 : Surgens David abiit... et percussit ex Philistiim ducentos viros et attulit eorum praeputia et annumeravit ea regi ut esset gener ejus. Dedit itaque Saül ei Michol filiam suam uxorem.

22. Allusion aux épisodes racontés I *Reg.* XIX, 1-7 et XX.

SCÈNE II

DAVID, JONATHAS, sortant des tentes du Roi.

JONATHAS, à demi voix.

Le sommeil à la fin descend sur sa paupière ;
30 Veillons !

Il entend les pas de David.

Qu'ai-je entendu ? Quel mortel téméraire
Ose franchir l'enceinte où repose son Roi ?
Guerrier, quel est ton nom ?

DAVID

Vive Israël ! C'est moi !

JONATHAS

C'est la voix de David ?

DAVID, se jetant dans ses bras.

Oui, c'est lui, c'est ton frère,
O mon cher Jonathas !

JONATHAS

Oh ! ciel ! qu'oses-tu faire ?

34. David, qu'oses-tu faire ? *L.*

30-40. Le texte d'*Alf.* est plus simple : JONATHAS. Quel bruit a frappé mon oreille ? J'entends une voix très connue de mon cœur. DAVID. Qui s'approche ? Pourquoi le soleil n'est-il pas levé ? Je ne voudrais point paraître ici comme un fugitif. JONATHAS. Qui es-tu ? que fais-tu près de la tente du Roi ? Parle. DAVID (à part). C'est Jonathas ! — (haut) Je suis un enfant de la guerre. Vive Israël ! Le Philistin me connaît. JONATHAS. Qu'entends-je ? Ah ! David seul peut me

35 Viens-tu braver du Roi l'implacable courroux ?

DAVID

Je viens pour le fléchir, ou tomber sous ses coups.

JONATHAS

Tes ennemis ici veillent pour sa vengeance.

DAVID

L'appui des innocents veille pour ma défense.

JONATHAS

Les pièges de la mort environnent tes pas.

DAVID

40 Ah ! qui vit dans l'exil, ami, ne la craint pas !
Banni, persécuté, privé de ma patrie,
Errant loin de Micol, que m'importe la vie ?
Que m'importent des jours traînés dans les déserts,
Loin du saint Tabernacle et du Dieu que je sers ?

JONATHAS

45 Si Dieu les conservait au peuple qui l'adore ?
Ton bras fut son salut.

DAVID

Il le serait encore !
Au secours d'Israël que ne puis-je l'offrir !

45-46. Si Dieu le conservait pour ce peuple qui l'aime, Ton bras fut son salut. DAVID. Il est encor le même. *41*. Et si, dernier soutien du peuple qui l'adore, Dieu réservait ton bras pour le sauver encore ? *L.* — 47. Au salut d'Israël *41*.

---

répondre ainsi. DAVID. Jonathas ! JONATHAS. David ! mon frère ! DAVID. Oh bonheur ! je suis dans tes bras. JONATHAS. Est-il vrai ? Toi, dans Gelboë ! ne crains-tu pas mon père ? Je tremble pour toi.

JONATHAS

C'est ainsi seulement que David doit mourir.
Tu sais de quels fléaux le ciel qui nous accable
Comble les derniers jours d'un Prince misérable.
Cet État si longtems affermi par ta main,
Depuis qu'il t'a perdu, penche vers son déclin.
Chaque jour nous enlève un reste de puissance,
Chaque pas nous entraîne à notre décadence,
Et par tant de revers nos vainqueurs enhardis
Partagent en espoir nos funestes débris.
Le Philistin triomphe, et Juda, sans courage,
Tend ses mains sans défense aux fers de l'esclavage;
Il touche à ces moments, prédits par Samuël,
Où le Jourdain verra les filles d'Israël,
D'un vainqueur insolent malheureuses captives,
S'asseoir loin de Gessen, et pleurer sur ses rives.
Seulement, avec nous, un reste de guerriers
Dispute aux Philistins d'inutiles lauriers.
A des vainqueurs surpris de leur propre victoire,
Ils imposent encor par un reste de gloire,
Mais de l'Arche de Dieu les derniers défenseurs
Combattent sans espoir et tombent sans vengeurs!

DAVID

Sans vengeurs ! et je vis !... Il leur en reste encore.

50. Trouble les derniers jours d'un prince *L.* — 58. ses débiles tins *41.* — 59. Et touche *42.* — 63-64. un groupe de guerriers *41.* un ste de soldats Disputent Israël et ne le sauvent pas. *S.* Il ne nous ste plus qu'un noyau de soldats Qui dispute Israël et ne le sauve s. *L.*

---

62. Les « filles d'Israël » n'avaient pas de grands motifs de pleurer ssen qui ne pouvait leur rappeler que les tristes souvenirs de la otivité. Gessen en effet est en Égypte. La géographie biblique de lmartine est très incertaine.

JONATHAS

70 Dieu ne se souvient plus du peuple qui l'adore.
Israël, autrefois l'objet de son amour,
Ce jour qui va paraître est-il ton dernier jour?

DAVID

Que dis-tu ?

JONATHAS

Que demain le combat recommence,
Qu'au pied du Gelboë le Philistin s'avance,
75 Et que, de toutes parts d'ennemis entourés,
Il faut vaincre ou périr!

DAVID

Chers amis, vous vaincrez
Vous vaincrez ! ou David, couché sur la poussière,
Aura mêlé son sang au pur sang de son frère!
Viens, que Saül, en moi, retrouve enfin son fils!

JONATHAS

80 Garde-toi de t'offrir à ses regards surpris!
Crains d'éveiller en lui cette fureur soudaine
Dont le bouillant transport à ton seul nom l'entraîne
Attends que ses esprits, par nos soins préparés,
De leur prévention reviennent par degrés;
85 Laisse agir de Micol la tendresse prudente;

71. si cher à son amour, *41*. — 72. Le jour *L*. — 83. que son esprit par nos soins éclairé, *L*. — 84. revienne par degré; *L*. — 85. la tendresse touchante; *41*.

---

74. I *Reg*. XXVIII, 4 : Congregavit autem et Saül universum Israël et venit in Gelboë.

Voici l'heure où quittant le repos de sa tente,
Quand sa douleur fidèle a chassé le sommeil,
Elle vient de Saül attendre le réveil,
Aux forêts, à la nuit confier ses alarmes,
Adresser au Seigneur ses soupirs et ses larmes,
Et, se plaignant au ciel sans accuser son Roi,
Lui présenter les vœux qu'elle forme pour toi.
Aux transports accablants que causerait ta vue,
Laisse-moi préparer son âme trop émue.
Laisse... Mais la voici !

DAVID

C'est elle : je l'entends !
Ah ! je la reconnais au trouble que je sens !

90. sa prière *S et L.* — 92. les pleurs qu'elle versa *41.*

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, MICOL, dans l'obscurité.

MICOL, sans voir Jonathas.

L'astre des nuits à peine a fini sa carrière,
Et déjà le sommeil a fui de ma paupière.
O nuit ! O doux sommeil ! Tout ressent vos bienfaits
100 Hélas ! et mes yeux seuls ne les goûtent jamais !

Elle tombe à genoux près de l'arche.

Toi que j'invoque en vain, Toi dont la main puissante
A semé de ces feux la voûte étincelante,
Toi de qui la parole a formé les humains,
Pour servir de spectacle à tes regards divins,
105 O Dieu ! si de ce trône ardent, inaccessible,
Où se cache à nos yeux ta majesté terrible,
Tu daignes abaisser tes regards jusqu'à nous,
Vois une amante en pleurs tombant à tes genoux !
Vois ce cœur déchiré, qui tremble et qui t'implore,
110 Au pied du Tabernacle où tu veux qu'on t'adore,
T'offrir, sans se lasser de tes cruels refus,
Des vœux toujours soumis et jamais entendus !
Vois en pitié ce peuple accablé de misère,

100. vos *42*. — 101-132. *Ces trente-deux vers (on a vu plus haut que Micol n'adressait alors à Dieu que des « soupirs ») manquent dans 41.* — 102. la voûte éblouissante, *R et L.* — 104. de jouet à tes divines mains, *R.* — 109. qui saigne *S et L.* — 113. ton peuple *L.*

---

97. Et plus loin, vers 217. Cf. *Prem. Méd.*, XIV, *Le Lac :* O lac ! l'année à peine a fini sa carrière.

Vois en pitié ce Roi que poursuit ta colère ;
A ce peuple abattu rends ta gloire, Seigneur,
Rends ta force à Saül, et David à mon cœur !

Elle se relève.

Quoi ? le ciel aurait-il écouté ma prière ?
Ma prière a rendu ma douleur moins amère ;
Il semble qu'en mon cœur une invisible main
Verse un baume inconnu qui rafraîchit mon sein !
Quel pouvoir assoupit le feu qui me dévore ?
Est-ce un premier regard de ce Dieu que j'implore ?
Est-ce un rayon d'espoir qui descend dans mon cœur ?
Mais, pour moi, l'espérance, hélas ! n'est qu'une erreur.

Avec plus d'abattement.

O David ! que fais-tu ? Dans quel climat barbare
Gémis-tu, loin de moi, du sort qui nous sépare ?
Quels monts ou quels rochers cachent tes tristes jours ?
Dans quel désert languit l'objet de mes amours ?
Seul, au fond des forêts, peut-être, à la même heure,
Il lève au ciel ses mains, il m'appelle, il me pleure ?
Il pleure, et nos soupirs, autrefois confondus,
Emportés par les vents ne se répondent plus !
Ah ! pour moi, jusqu'au jour où la main de mon père
Aura fermé mes yeux lassés de la lumière,
Redemandant David, et lui tendant les bras,
Mes yeux de le pleurer ne se lasseront pas !

JONATHAS s'avançant vers Micol.

Épouse de David, que le Dieu de nos pères
Vous comble dans ce jour de ses bontés prospères !

115. rends la vie, ô Seigneur, *L.* — 116. Rends la force *L.* — 118. Je sens que ma tristesse en devient moins amère ; *L.*

MICOL

Pourquoi me parlez-vous des bontés du Seigneur ?
140 Je n'ai, depuis longtems, connu que sa rigueur.

JONATHAS

Le Seigneur est sévère et n'est pas inflexible ;
Aux cris de l'innocent il se montre sensible,
Il abat, il relève, il console, il punit ;
Tel aujourd'hui l'accuse, et demain le bénit.

MICOL

145 J'adore sa justice et ne puis la comprendre.
La voix d'un cœur brisé n'a pu s'en faire entendre ;
Il m'a ravi ma joie, et la tombe, aujourd'hui,
Est le dernier bienfait que j'attende de lui.

JONATHAS

Mais si ce Dieu, ma sœur, lassé de sa colère,
150 Jetait sur Israël un regard moins sévère ?
S'il désarmait son bras, s'il ramenait à nous
Le vengeur de Juda, mon espoir, votre époux ?
Si David...

MICOL

Ah ! cruel, quel est donc ce langage ?
Pourquoi d'un tel bonheur me rappeler l'image ?
155 Arraché de mes bras depuis un si long tems
David est-il encore au nombre des vivants ?

142. innocence *R et L.* — 145. et n'ose la comprendre. *41.* — 146. d'un cœur soumis *41.* — 147. la joie, *L.* — 148. que j'implore de lui. *41.* — 154. Pourquoi me présenter cette enivrante image ? *41.* — 155. Arraché de mon sein *41.*

---

145. Cf. *Prem. Méd.*, II, *L'Homme :* J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre.

JONATHAS

Eh ! bien, apprenez donc le sujet de ma joie !
Il vit !

MICOL

Il vit ! oh ! ciel !

JONATHAS

Et Dieu vous le renvoie !

MICOL

Est-il vrai ? Quoi ! David ?... Ne me trompez-vous pas ?
Je reverrais David ?

DAVID, s'élançant du bosquet où il était caché.

David est dans tes bras !

MICOL, après un moment d'égarement.

Dieu ! n'est-ce point un songe ? est-il vrai que je veille ?
David ! quoi ? c'est sa voix qui frappe mon oreille ?
Je le vois ! je le touche ! — O Dieu qui me le rends,
Ah ! laisse-moi mourir dans ses embrassements !

DAVID

Une seconde fois, s'il faut que je la pleure,
Dieu qui vois mon délire, ô Dieu, fais que je meure !

158. au ciel *42*. — 160. *Après* : Je reverrais David, *Lamartine indique* : « *Scène IV*e » *dans 41*.

161-167. *Alf.* DAVID. Ton époux est avec toi ! MICHOL. Quel son de voix ! ô bonheur ! Je ne puis parler... Est-il vrai que je suis dans tes bras ? DAVID. O mon épouse ! Cruelle absence ! O mort ! si tu dois me frapper aujourd'hui, je mourrai au moins près des objets que j'aime.

JONATHAS à David.

Non, rien ne saurait plus l'arracher de tes bras !

MICOL, à David.

Non, nous mourrons ensemble, ou je suivrai tes pas !
Mais parle ! Qu'as-tu fait ? dans quel climat sauvage
170 As-tu caché tes jours pendant ce long veuvage ?
Quel Dieu te protégea ? Quel Dieu t'a ramené ?

DAVID

Hélas ! traînant partout mon sort infortuné,
Quels bords n'ont pas été témoins de ma misère ?
J'ai porté ma fortune aux deux bouts de la terre.
175 D'abord, loin des humains, seul avec ma douleur,
J'ai cherché les déserts, et j'aimais leur horreur ;
Des profondes forêts j'aimais les vastes ombres.
Les monts et les rochers et leurs cavernes sombres
M'ont vu, pendant deux ans, troubler leur triste paix,
180 Disputer un asile aux monstres des forêts,
Arracher aux lions leur dépouille sanglante,
Et me nourrir, comme eux, d'une chair palpitante.
Du moins, lorsque la nuit enveloppait les cieux,
Je gravissais les monts qui dominent ces lieux
185 Et, parcourant de loin cette immense étendue,
Je revoyais la terre à mes yeux si connue.
La lune, me prêtant ses paisibles clartés,
Me montrait ces vallons, par mon peuple habités,

176. et j'en aimais l'horreur ; *L.* — 177. j'aimai *L.* — 179 troublant *S et L.* — 181-196. *Un trait en marge au crayon indique une coupure possible de ces seize vers. 40.* — 183. Parfois, lorsque *L.* — 188. les vallons *L.*

---

181. I *Reg.* XVII, 34, 35 et 36 : ..et leonem et ursum interfeci ego servus tuus. Pour tout ce passage cf. I *Reg.* XXIII, 14 : Morabatur autem David in deserto.. sqq.

185. Cf. *Prem. Méd.*, !, *L'Isolement* : Je parcours tous les points de l'immense étendue.

La plaine, où tant de gloire illustra mon jeune âge,
Et du fleuve sacré le fertile rivage.
Sur son cours fortuné j'attachais mes regards,
Et mes yeux de Sion distinguaient les remparts.
« Voilà Sion, disais-je, et voici la demeure
« Où soupire Micol, où Jonathas me pleure.
« Tout ce qui me fut cher habite dans ces lieux. »
Et je ne pouvais plus en détacher mes yeux !
Enfin, las de traîner ma honteuse existence,
Dans mes oisives mains je ressaisis ma lance,
Et, brûlant de trouver un illustre trépas,
J'allai chercher la mort au milieu des combats.
J'allai chercher la mort, je rencontrai la gloire,
Je volai, comme ici, de victoire en victoire ;
Plus d'un peuple étonné me demanda pour roi.
J'ai préféré mourir à régner loin de toi,
Et je reviens enfin, à mes serments fidèle,
Vaincre pour ma patrie ou tomber avec elle !

MICOL

Mais sais-tu ?...

DAVID

Je sais tout, et ne redoute rien :
Ce bras est votre appui, mon Dieu sera le mien.

MICOL

Mais Saül ?

190. paisible *R et S.* — 193. C'est là Sion, *41.* et voila *R.* — 194. me *manque dans 42.* — 204. J'ai préféré l'exil *41.* — 205. Et je reviens, trop tard à mon devoir fidèle, *41.*

---

206. *Corr.*, I, CXLVIII. Quant aux deux récits que l'on veut supprimer, je supprimerais sans difficulté le premier de David.

DAVID

Ses malheurs l'auront changé peut-être.

JONATHAS

210 Fuis ! les moments sont chers et le Roi va paraître ;
Que ce bocage épais te dérobe à ses yeux !

David se retire.

MICOL

Après tant d'infortune, attendons tout des cieux !

SCÈNE IV

MICOL, JONATHAS, SAÜL

SAÜL

L'ombre fuit, et la terre a salué l'aurore !
Quand le dieu d'Israël me regardait encore,
Chaque jour m'annonçait un bienfait du Seigneur ;
Chaque jour maintenant m'apporte son malheur !
Quand le flambeau des cieux va finir sa carrière,
Je crains l'ombre. — Il revient, et je hais la lumière !
Mais qui cache aujourd'hui son disque pâlissant ?
Oh ! ciel ! il s'est voilé d'un nuage sanglant ;
D'une clarté livide il couvre la nature !
Voyez les eaux, le ciel, les rochers, la verdure,
Tout ne se peint-il pas d'une horrible couleur ?
Soleil ! je te comprends et je frémis d'horreur !

MICOL

Mon père, calmez-vous : jamais sur la nature
L'Aurore n'a paru plus sereine et plus pure.

JONATHAS

O mon Roi ! quel prestige a fasciné vos yeux ?
Jamais un jour plus beau n'a brillé dans les cieux !

215. Un jour de plus était un bienfait *41*. — 216. Un jour de plus pour moi n'est qu'un nouveau malheur ! *41*. — 217. tombeau *42*. — 218. sa lumière ! *R*. — 220. d'un nuage de sang ; *L*.

---

213. *Alf.* commence ici son second acte.
220-225, *Alf.*, III, 4. *Soumet*, II, 3.

SAÜL

Qui me soulagera du poids de ma vieillesse ?
230 Hélas ! qui me rendra les jours de ma jeunesse ?
Aux plaines de Gessen qui conduira mes pas ?
Qui me rendra ma force au milieu des combats ?
Qui me rendra ces jours où ma terrible épée
Brillait comme l'éclair au fort de la mêlée,
235 Où, comme un vil troupeau dispersé devant nous,
Le superbe étranger embrassait mes genoux ?
Ah ! tous mes jours alors se levaient sans nuage !
Tel qu'un jeune lion, amoureux du carnage,
Chaque jour, j'attaquais un ennemi nouveau,
240 Chaque jour m'apportait un triomphe plus beau.
Israël reposait à l'ombre de mes tentes,
Je chargeais les autels de dépouilles sanglantes,
Et le peuple de Dieu, couronnant son vengeur,
Disait : « Gloire à Saül ! » et moi : « Gloire au Seigneur ! »

Un moment de silence.

245 Et maintenant, que suis-je ? Une ombre de moi-même.
Un roi qu'on abandonne à son heure suprême !
Combattant vainement cette fatalité,
Ce pouvoir inconnu dont je suis agité,
Persécuté, puni, sans connaître mon crime,
250 Par une main de fer entraîné dans l'abîme,

233-234. Qui me rendra ces temps où, dans le sang trempée, Brillait comme l'éclair ma formidable épée, *L.* — 233-236. *Un trait au crayon en marge indique une suppression possible de ces quatre vers.* 40. — 237. Autrefois tous mes jours *R, S et L.* — 242. ses autels *R.* — 245. qui *R.* — 248. par qui je suis dompté, *L.*

---

229. *Alf.*, II, 1. O temps fortuné de ma jeunesse, où êtes-vous ? Jamais Saül ne sortait de sa tente pour aller au combat qu'il ne fût assuré d'y rentrer vainqueur.

231. Cf. la note sous le vers 62.

244. I *Reg.* XIX, 6 : quod cum audisset, Saul juravit : Vivit Dominus !

Triste objet de pitié, de mépris ou d'effroi,
L'esprit du Dieu vivant s'est séparé de moi !...

MICOL

O mon père, éloignez cette horrible pensée !

JONATHAS

Rappelez, ô mon Roi, votre vertu passée !
55 Soyez toujours Saül ! Qu'Israël, aujourd'hui,
Retrouve en vous son Roi, son vengeur, son appui,
Ramenez la fortune au bruit de votre gloire !

SAÜL

Malheureux ! Est-ce à moi de parler de victoire ?
Va, loin des cheveux blancs la victoire s'enfuit !
60 Va, je trouve partout le malheur qui me suit !
Ce bras est impuissant pour sauver ma couronne ;
Dieu la mit sur mon front, mais ce Dieu m'abandonne,
Et partout un abîme est ouvert sous mes pas !

JONATHAS

Nous fléchirons le ciel !

SAÜL

On ne le fléchit pas :

252. s'est retiré de moi ! *L.* — 258. à moi qu'on parle de *L.* — 260. Des bonheurs d'ici bas la vieillesse est la nuit ! *R.* Va ! je traîne partout *L.* — 261. à sauver *R.*

---

252. *Alf.*, II, 1. Plût au ciel que j'eusse encore l'appui du Seigneur ou du moins l'appui du courageux David !

252. Allusion à I *Reg.* XV, 10 : Factum est autem verbum Domini ad Samuel dicens : « Poenitet me quod constituerim Saul regem quia dereliquit me et verbo mea opera non implevit ». Cf. aussi I *Reg.* XXVIII, 6 et 15 : Deus recessit a me.

265 Inexorable, au gré de son ordre suprême,
Il conduit les mortels, les peuples, les rois même,
Aveugles instruments de ses secrets desseins.
Tout tremble devant nous, nous tremblons dans ses mai !
Sous les doigts du potier l'argile est moins soumise,
270 Et Dieu, quand il lui plaît, nous rejette et nous brise.
Il m'a brisé, mon fils ! J'ai régné, j'ai vécu.
Bientôt, ma race et moi, nous aurons disparu.

JONATHAS

D'où vous vient, ô mon Roi, cet effrayant augure ?

SAÜL

Ah ! je lis mon arrêt sur toute la Nature !
275 Un fantôme implacable agite mon sommeil,
Un fantôme implacable assiège mon réveil ;
Mille songes affreux, sans liaison, sans suite,
Sont présents à toute heure à mon âme interdite.
« Un jeune homme expirant sous un coup inhumain...
280 « Un vieillard malheureux se perçant de sa main...
« Un trône en poudre... Un Roi dont le destin s'achève...
« Un astre qui s'éteint... un astre qui se lève...
« De la joie, et du sang... un triomphe... un cercueil...
« Et des chants de victoire et des accents de deuil ! »
285 Ce désordre confus et ces sombres images
Peut-être du sommeil sont-ils les vains ouvrages ?

274. Va ! je lis *S.*

265-270. Il n'y a rien de ce ton dans *Alf.* ; Lamartine exprime ici ses propres sentiments religieux.

277. Dans *Alf.*, Saül est aussi en proie à des songes, mais ses visions sont bien différentes : Je suis dans une profonde et noire vallée, Samuel est assis sur une montagne radieuse, David est à ses pieds. Le saint vieillard répand sur sa tête l'huile sainte, de son autre main il m'arrache la couronne et veut en ceindre le front de David.

279. La suite de ce passage rappelle I *Reg.* XVII.

J'ai fait pour les lier des efforts superflus,
Mon fils, depuis longtems Dieu ne m'éclaire plus.

JONATHAS

Demandez-lui, Seigneur, sa force et sa lumière,
Espérez tout de lui.

SAÜL

Que veux-tu que j'espère ?
Où sont mes défenseurs ? Où sont mes compagnons ?
Le glaive a moissonné leurs vaillants bataillons,
Au milieu des combats ils sont tombés sans vie ;
Je foule leur poussière et je leur porte envie :
Ils sont morts dans leur gloire en vengeant leur pays !
C'est moi qu'il faut pleurer, puisque je leur survis.
Quel appui, Dieu puissant, reste-t-il à ma cause ?
Sur quel héros faut-il que mon bras se repose ?
Un vieillard, un enfant, une femme et des pleurs,
Voilà donc mon espoir, voilà donc tes vengeurs !

MICOL

Il en était un autre...

SAÜL

Et qui donc ?

JONATHAS

O mon père,
N'aviez-vous pas deux fils ? N'avais-je pas un frère ?

297. à ta cause ? *R et L.* — 300. Voilà tout mon espoir et tous mes défenseurs ! *L.* — 301. restait *R et L.*

301-302. *Alf.*, II, 2. JONATHAS. Toutes vos ressources sont en David. MICHOL. Mais David n'est pas avec vous, vous l'avez exilé, vous avez voulu le faire mourir.

SAÜL

Que dites-vous ? oh ! ciel ! oh ! regrets superflus !
Oui, David fut mon fils ; hélas ! il ne l'est plus !
David n'est plus mon fils. Ah ! s'il l'était encore,
S'il entendait la voix du vieillard qui l'implore,
Si le Seigneur pour nous armait encor sa main
De la fronde sacrée ou d'un glaive divin,
Il rendrait à mes sens la force et la lumière,
Et l'ennemi tremblant, couché dans la poussière,
Sous nos coups réunis tomberait aujourd'hui,
Car David est ma force et Dieu marche avec lui !
Mais j'ai brisé moi-même un appui si fidèle,
C'est par des attentats que j'ai payé son zèle.
David n'est plus mon fils, je l'ai trop outragé ;
Si mon malheur le venge, il est assez vengé !

JONATHAS

A ce héros, Seigneur, rendez plus de justice.
Ah ! s'il savait son prince au bord du précipice,
Ce héros généreux voudrait, n'en doutez pas,
Se venger de vos torts en vous offrant son bras !

SAÜL

Ah ! tu dis vrai, peut-être. Oui, ce cœur magnanime
Est fait pour concevoir un dessein si sublime,
Mais séparé de nous, au fond de ses déserts,
Il n'a pas entendu le bruit de nos revers,
Il ne reviendra pas me ramener ma gloire.

303. Ah ! que me dites-vous ? regrets trop superflus ! *L.* — 304. David était mon fils ; *L.* — 306. *Manque dans L.* — 310. perdant son arrogance altière, *L.*

---

303. Allusion à I *Reg.* XVII.

JONATHAS

Eh bien, Seigneur ! eh bien ! ce que vous n'osez croire,
Ce fils reconnaissant pour vous l'a déjà fait !

SAÜL

Oh ! ciel !

JONATHAS

Oui, de ces lieux s'approchant en secret,
David, humble et tremblant, attend dans le silence
Que son père et son Roi l'admette en sa présence.

SAÜL

Quoi ? David ?

JONATHAS

Oui, David, en ce danger pressant,
Vient vous offrir sa tête, ou vous donner son sang.

SAÜL

Ah ! béni soit le ciel qui vers nous le renvoie !
David ! Où donc es-tu ? Courez, que je le voie !
Je brûle de serrer, dans mes bras attendris,
Le salut d'Israël, mon vengeur et mon fils !

Micol et Jonathas se retirent.

328. Il est ici ! d'où vient qu'il se cache et se tait ? *L.*

SCÈNE V

SAÜL, seul

Je vais donc le revoir ! Jour heureux et terrible !
Pour un cœur grand et fier, oh ! Dieu ! qu'il est pénible
De s'offrir, dans l'opprobre et dans l'adversité,
340 Aux regards d'un héros qu'on a persécuté !
Mais que dis-tu, Saül ? Dans ce moment suprême,
Sois juste, et tu seras plus grand qu'il n'est lui-même !

SCÈNE VI

SAÜL, MICOL, JONATHAS, DAVID

SAÜL, à David

Approche, ami de Dieu, viens embrasser ton Roi !

DAVID

Ton esclave en tremblant s'avance devant toi,
Et, tout chargé du poids de ta longue colère,
Il implore à genoux un regard moins sévère.

SAÜL

Que fais-tu ? C'est à moi à tomber à tes pieds,
C'est à moi de baisser mes yeux humiliés ;
Je fus ton oppresseur et je vois ma victime ;
Je fus injuste et dur, tu fus grand et sublime ;
Je t'ai persécuté, tu viens me secourir ;
Tu m'as vaincu, David ! c'est à moi de rougir !
Mais je ne rougis point d'avouer ma faiblesse ;

347. à moi de tomber *L.*

---

343. Dans *Alf.*, l'arrivée de David, moins longuement préparée, est plus dramatique. Il interrompt la conversation de Saül et de Jonathas. Toute cette scène VI est presque entièrement de l'invention de Lamartine. Dans *Alf.*, Saül, loin de tomber aux genoux de David, lui demande de se justifier avec précision.

344. Dans la Bible, David appelle en effet Saül son maître : I *Reg.* XXVI, 17 : Domine mi rex, et il se donne à lui-même le nom d'esclave : quam ob causam dominus meus persequitur servum suum.

347. I *Reg.* XXIV, 17 : Cum autem complesset David loquens sermones hujuscemodi ad Saül, dixit Saül : Numquid vox haec tua est, fili mi David ? Et levavit Saül vocem suam, et flevit.

349 sqq. Développement de I *Reg.* XXIV, 18, réponse de Saül à David : Justior tu es quam ego, tu enim tribuisti mihi bona, ego autem reddidi mala.

352. *Alf.*, II, 3 : Tu as vaincu, mon fils !

Hélas ! on a tout fait pour tromper ma vieillesse,
355 Pour égarer mon cœur : un prestige fatal,
Dans mon plus ferme appui me fit voir un rival.
Que ne puis-je effacer ces jours de ta disgrâce,
Que ne puis-je ?... Ah ! du moins ma douleur les efface !
Viens, généreux ami de ton roi malheureux,
360 Viens en jours éclatants, changer les jours affreux.

DAVID

Ah ! c'en est trop, Seigneur, ce jour, ce jour propice,
Réparerait lui seul un siècle d'injustice ;
Eh quoi ! mon bienfaiteur, mon seigneur et mon Roi,
Jusqu'à me supplier s'abaisse devant moi ?
365 Ah ! de vos mains, ô Roi, ne suis-je pas l'ouvrage ?

SAÜL

Un héros tel que toi doit tout à son courage ;
Il est l'œuvre de Dieu, le fils de ses exploits.
Cesse de rappeler tout ce que tu me dois ;
Je te dois plus moi-même, et tant de modestie
370 Ajoute un nouveau lustre à l'éclat de ta vie.

Apercevant l'humble vêtement de David.

Mais dans quel humble état parais-tu dans ces lieux ?
Où sont de tes exploits ces témoins glorieux,
Ces ornements guerriers, cette éclatante armure,
D'un gendre de Saül belliqueuse parure ?

358. *Manque dans L.* — 360. changer ces jours *L.* — 361. O mon maître, c'est trop, *L.* — 365. *Vers faux dans L* : Eh ! de vos mains, ô mon roi, ne suis-je pas l'ouvrage ? — 367-370. *Un trait en marge au crayon indique la suppression possible de ces quatre vers. 40.*

354-359. I *Reg.* XXVI, 21 : Peccavi, revertere, fili David ; nequaquam enim ultra tibi malefaciam, apparet enim quod stulte egerim et ignoraverim multa nimis.

Quel est cet humble habit, mon fils, où je te voi ?

DAVID

C'est celui d'un berger, celui que devant toi
L'humble fils d'Isaï portait dans son enfance,
Quand il fut, dans Sichem, admis en ta présence.

SAÜL

Pourquoi l'as-tu repris ?

DAVID

Son souvenir m'est doux.
Nu vous m'avez reçu, nu je reviens vers vous ;
Tel que j'étais, Saül, avant que ta tendresse
Eut, par tant de faveurs, exalté ma jeunesse.

SAÜL

O fils, digne en effet de toute ma faveur,
Dans cet abaissement j'admire ta grandeur !
Laisse-moi réparer un trop cruel outrage,
Reçois de mon amour, reçois ce nouveau gage.

Il lui donne sa lance.

Viens, je n'ai pas besoin de t'en dire l'emploi,
Tu sais ce qu'aujourd'hui la terre attend de toi !

JONATHAS, lui offrant son casque.

O mon père ! permets que ma main, faible encore,
Offre aussi son hommage au héros que j'honore ;
Prends ce casque, et, brillant dans mes premiers combats,
Qu'il fixe mes regards, et dirige mes pas !

388. Saül attend de toi ! *L.* — 391-392. et qu'il soit dans mes premiers combats L'étendard glorieux qui dirige mes pas. *L.*

---

378. Sichem, même remarque que pour Gessen, cf. note au v. 62.
386 sqq. La scène de la remise des armes à David par Saül, Michol et Jonathas n'est pas dans *Alf.* Il y a une scène analogue dans *Soumet*, V, 2. Dans la Bible, c'est avant le combat avec Goliath que Saül offre ses armes à David. David leur préfère d'ailleurs sa fronde. I *Reg.*

MICOL, lui donnant le bouclier.

Et moi, je viens t'offrir, d'une main plus tremblante,
Un don plus rassurant pour le cœur d'une amante,
395 Ce bouclier sacré, qu'en des jours plus heureux,
Mes mains avaient orné d'emblêmes amoureux ;
Qu'il émousse les traits d'une main ennemie,
Qu'il couvre de son ombre et ton peuple et ta vie !
Et toi, songe, ô David, en le portant toujours,
400 Que c'est moi qu'il protège, en protégeant tes jours !

DAVID, élevant ses armes dans ses mains.

O toi, qui de la fronde armas mes mains timides,
Toi qui prêtas ta force à mes flèches rapides,
Arbitre des combats, Dieu terrible, Dieu fort,
Qui portes dans tes yeux la terreur et la mort,
405 Daigne bénir encor ces armes plus terribles !
Quitte, quitte, Seigneur, tes hauteurs invisibles,
Viens, descends, et combats, et, sous l'œil de mon Roi,
Fais-moi vaincre aujourd'hui pour mon peuple et pour

SAÜL

Allons, déjà j'entends la trompette sacrée ;
410 Mes guerriers de ces lieux vont assiéger l'entrée.
Viens montrer à Juda son dernier défenseur !
L'espoir, à ton aspect, renaîtra dans son cœur.

408. ton peuple *L.* — 409-410. la trompette guerrière ; Les soldats de ces lieux assiègent la barrière. *L.*

XVII, 38 : Et induit Saül David vestimentis suis et imposuit galeam auream super caput ejus et vestivit eum lorica.

401-402. Allusion à I *Reg.* XVII, 40

412. Les « connaisseurs en parterre » à qui Virieu avait soumis la pièce trouvaient ce premier acte « trop rempli et trop achevé » et ne tenant pas assez en suspens l'intérêt du spectateur (*Corr.*, I, CXLVIII). Lamartine promit de remédier à cet inconvénient, mais il ne paraît pas qu'il y ait songé par la suite.

ACTE II

SCÈNE I

SAÜL, ABNER

ABNER

Entendez-vous, Seigneur, ces transports d'allégresse ?
Autour de son héros, tout ce peuple s'empresse :
Il le nomme son chef, son vengeur, son appui,
Et toutes les tribus s'inclinent devant lui.

SAÜL

Oui, ce peuple, en effet, lui rend un digne hommage,
Et des faveurs du ciel il voit en lui le gage ;
Songeons à profiter de ce moment d'ardeur,
Un guerrier sûr de vaincre est à demi-vainqueur.
Mais toi, si par ton front je dois juger ton âme,
Tu ne partages pas l'espoir qui les enflamme ;
Quel est ce changement ? Parle, fidèle ami.

ABNER

Seigneur, vous savez trop si jamais l'ennemi
A fait trembler ce cœur vieilli dans les alarmes ;

420. Un peuple sûr de vaincre *S et L.*

---

417. Les causes de la jalousie de Saül sont expliquées dans la Bible I *Reg.* XVIII, et surtout 8 : ... quid ei superest nisi solum regnum... et 29.

Assez d'exploits peut-être ont illustré mes armes
Pour prouver à mon roi qu'une indigne terreur
Ne saurait de mon bras démentir la valeur.
Mais, devant le salut du roi que je révère,
430 Je dois contraindre ici mon courage à se taire ;
Et l'esprit occupé d'un intérêt plus grand
Va me dicter, Seigneur, un avis plus prudent :
Oui, suspendez enfin une ardeur trop bouillante,
Enchaînez d'Israël la fougue impatiente,
435 Que la crainte une fois retienne votre bras,
Et, loin de les chercher, évitez les combats.

SAÜL

Et qui peut t'inspirer...

ABNER

Le soin de votre gloire.

SAÜL

Mais enfin, pour ton Roi, que crains-tu ?

ABNER

La victoire.
Oui, Seigneur, oui, tremblez d'être aujourd'hui vainqueur
440 Si David du succès doit seul avoir l'honneur.
Vous savez jusqu'où va, pour ce héros qu'il aime,
De ce peuple égaré l'enthousiasme extrême ;
Vous l'avez déjà vu, trop justement jaloux,
Lui prodiguer des noms qui n'étaient dus qu'à vous ;
445 Vous le verriez bientôt, plus hardi, plus volage,

431-432. d'un plus haut intérêt Va me dicter, Seigneur, un avis plus discret. *L.* — 433. O mon roi, tempérez *L.*

Vous faire, pour David, un plus sanglant outrage,
Dans vos propres succès vous trouver un affront,
Arracher vos lauriers pour en orner son front,
Et peut-être...

SAÜL

J'entends ce que tu n'oses dire,
Abner, et je rends grâce au zèle qui t'inspire ;
Mais ce n'est plus le tems, ami, de ménager
Mes propres intérêts, dans le commun danger.
Le salut d'Israël n'est que dans la victoire ;
Qu'un rival préféré m'en dispute la gloire,
Que ce peuple inconstant, proclamant sa valeur,
D'un triomphe commun lui donne tout l'honneur,
Qu'importe ? A ses lauriers, loin de porter envie,
Notre rivalité sauvera la patrie,
Et, juge de nos coups, Israël aujourd'hui
Prononcera, s'il ose, entre Saül et lui !

ABNER

Mais si vous succombez, Seigneur ?

SAÜL

Si je succombe,
La gloire de ma mort consacrera ma tombe,
Et ce sceptre sanglant, jusqu'au bout défendu,
Sur ma cendre, à mon fils sera du moins rendu.

ABNER

Quoi, vous comptez, Seigneur, sur la reconnaissance
De ce peuple fameux par sa lâche inconstance,

448. vos exploits *S et L.* — 457. A son bonheur *L.*

Qui, des dieux étrangers stupide adorateur,
Vingt fois pour Bélial a trahi le Seigneur ?
Vous pensez qu'à son Dieu, qu'à Moïse infidèle,
470 Pour le sang de ses rois, il aura plus de zèle ?
Qu'il remettra le sceptre aux mains de Jonathas ?
Ah ! prince ! ah ! jugez mieux : les peuples sont ingrats,
Ils ne savent aimer que ceux qu'ils peuvent craindre,
Et leur servile amour, toujours prompt à s'éteindre,
475 Par un nouveau caprice aussitôt remplacé,
Chez nous, du père au fils a rarement passé !
Malheur au fils de roi qui n'a, pour sa défense,
Que les droits méconnus de sa sainte naissance,
Si, trop voisin du trône, un jeune ambitieux
480 Jusqu'au trône lui-même osait porter les yeux !
Si Saül est trop grand pour craindre pour lui-même,
Hélas ! qu'il craigne au moins pour cet enfant qu'il aime !

SAÜL

Va, je suis las de craindre et de flotter toujours
Dans ces perplexités où se perdent mes jours !
485 La prudence me nuit, le doute m'importune,
Et je veux corps à corps affronter ma fortune.
C'est trop fuir, hésiter, prévoir et balancer,
Au devant de mon sort je prétends m'élancer,
Et, plongeant hardiment dans ces ombres funèbres,
490 Arracher mon destin du sein de ses ténèbres !

473. ceux qu'ils savent craindre, *42*. ceux qui se font craindre, *L*. — 475. *est ajouté en marge à l'encre. 40.*

---

472 sqq. Les mêmes principes politiques sont exprimés dans les lettres de la même année (1818) cf. *Corr.*, I, CXLVI : « le seul bien de la société, c'est la force », et I, CXLIX : « vous croyez que les peuples corrompus doivent être gouvernés par la seule vérité, la seule raison, la seule justice... moi je crois... que le seul moyen de gouvernement, c'est la force. »

ABNER

Ah ! prince, nos destins ne sont faits que par nous ;
C'est en les prévoyant qu'on peut parer leurs coups.

SAÜL

Et comment les prévoir, quand, par tant de miracles,
Le ciel ferme partout la bouche à ses oracles ?
Pour arracher de lui l'obscure vérité
Que n'ai-je point offert ? que n'ai-je point tenté ?
Mais les autels sont sourds, l'arche même est muette,
Et, dans tout Israël, il n'est pas un prophète !

ABNER

Oui, dans l'esprit menteur des prêtres corrompus,
L'Esprit du Dieu vivant, Seigneur, ne descend plus.
Mais chez le peuple saint, il est, il est encore
Des cœurs simples et purs que son zèle dévore,
Et qui, lisant ce livre à nos yeux effacé,
Racontent l'avenir ainsi que le passé.

SAÜL

Et dans quelle tribu ? Depuis quand ? Quel silence
M'en a jusqu'à ce jour dérobé l'existence ?
Parle, quel est le nom de cet homme pieux
Qu'un mystère coupable a soustrait à mes yeux ?

491. ne sont pas faits par nous ; *S.* — 492. qu'on en pare les coups. *L.*

---

494 sqq. I *Reg.* XVIII, 6 : Consuluitque Dominum et non respondit ei, neque per somnia, neque per sacerdotes, neque per prophetas.

501. Abner expose ici la théorie de la révélation directe de Dieu au cœur de l'homme qui restera toujours chère à Lamartine.

ABNER

C'est une simple femme ; Endor est sa patrie,
510 L'obscurité longtems enveloppa sa vie,
Mais, depuis que l'Esprit en elle est descendu,
Tout à coup dans Juda son nom s'est répandu.
On dit que l'avenir pour elle est sans mystères,
Qu'elle a prophétisé sur le sort de ses frères,
515 Sur David et sur vous...

SAÜL

Sur David et sur moi !...
Qu'on la cherche à l'instant, qu'on l'amène à son Roi !

ABNER

Elle-même, Seigneur, demande cette grâce.
C'est en vain qu'on l'insulte, en vain qu'on la menace :
Seule, assise en silence aux portes de ces lieux,
520 Elle attend que Saül...

SAÜL

Qu'on l'amène à mes yeux !
Toi, garde cette enceinte, et que nul téméraire
Pendant cet entretien n'en trouble le mystère.

515-521. Sur David et sur vous, qu'elle a lu dans les cieux De sinistres secrets.... SAÜL. Qu'on l'amène à mes yeux ! Toi, garde cette enceinte, *S et L.*

---

509 et suiv. L'épisode de la Pythonisse d'Endor est conté tout au long dans I *Reg.* XXVIII, 7 sqq.

517. Bien improbable. Quand Saül va trouver la Pythonisse, dans la Bible, elle craint qu'il ne la veuille mettre à mort pour ses maléfices, cf. I *Reg.* XXVIII, 9.

SCÈNE II

SAÜL, seul.

Peut-être... Puisqu'enfin je puis le consulter,
Le ciel peut-être est las de me persécuter.
A mes yeux désillés la vérité va luire.
Mais au livre du sort, ô Dieu, que vont-ils lire ?
De ce livre fatal, qui s'explique trop tôt,
Chaque jour, chaque instant, hélas ! révèle un mot.
Pourquoi donc devancer le tems qui nous l'apporte ?
Pourquoi, dans cet abîme, avant l'heure ?... N'importe !
C'est trop, c'est trop longtems attendre, dans la nuit,
Les invisibles coups du bras qui me poursuit !
J'aime mieux dérouler la trame infortunée,
Et lire, d'un seul trait, toute ma destinée !

Pendant ces derniers vers, la Pythonisse entre, sans être aperçue de Saül.

523. Puisqu'enfin en ce jour je puis *L.* — 526. qu'ont-ils à lire ? *L.* — 533. déroulant *NM.* — 534. Y lire *NM.*

527-528. Cf. *Vers sur un album* (Poésies diverses ajoutées aux *Recueillements*, XIV).

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix

SCÈNE III

SAÜL, LA PYTHONISSE D'ENDOR

SAÜL, se retournant et apercevant la Pythonisse immobile au fond de la scène.

535 Est-ce toi qui, portant l'avenir dans ton sein,
Viens au roi d'Israël annoncer son destin ?

LA PYTHONISSE

C'est moi.

SAÜL

Qui donc es-tu ?

LA PYTHONISSE

La voix du Dieu suprême.

SAÜL

Tremble de me tromper !

LA PYTHONISSE

Saül ! tremble toi-même !

SAÜL

Eh ! bien, qu'apportes-tu ?

LA PYTHONISSE

Ton arrêt.

SAÜL

Parle !

LA PYTHONISSE, avec douleur.

Oh ! ciel,
Pourquoi m'as-tu choisie entre tout Israël ?
Mon cœur est faible, oh ! ciel, et mon sexe est timide,
Choisis pour ton organe un sein plus intrépide.
Pour annoncer au Roi tes divines fureurs,
Qui suis-je ?

SAÜL

Tu frémis, et tu verses des pleurs ?
Quoi ! ministre du ciel, tu n'es plus qu'une femme ?

LA PYTHONISSE

Détruis donc, ô mon Dieu, la pitié dans mon âme !

SAÜL

Par ces lâches terreurs, penses-tu m'ébranler ?

LA PYTHONISSE, avec effort.

Mais ma bouche, ô mon Dieu, se refuse à parler.

SAÜL

Tes lenteurs, à la fin, lassent ma patience !
Parle, si tu le peux, ou sors de ma présence !

LA PYTHONISSE

Que ne puis-je en sortant emporter avec moi
Tout ce qu'ici je viens prophétiser sur toi !

541. Mon cœur est faible, ô ciel *42 et NM.* Seigneur, mon cœur *L.* — 544. Quoi ! tu tremble et tu verses *40.* Eh quoi ! tu tremble *NM.* — 547. Par tes feintes terreurs *NM.* — 548. ô mon roi, *NM.* — 551. Que ne puis-je sortir emportant *NM.*

---

542 sqq. Développement de I *Reg.* XXVIII, 12 : ... quare imposuisti mihi, etc...

Mais un Dieu me retient, me pousse, me ramène ;
Je ne puis résister à sa main qui m'entraîne.
Oui, je sens ta présence, ô Dieu persécuteur !
Et ta fureur divine a passé dans mon cœur.

Avec plus d'horreur.

Mais quel rayon sanglant vient frapper ma paupière ?
Mon œil épouvanté cherche et fuit la lumière !
Silence ! Le Destin m'ouvre ses noirs secrets !
Quel chaos de malheurs, de vertus, de forfaits !
Dans la confusion je les vois tous ensemble ;
Comment, comment saisir le fil qui les rassemble ?
Saül !.. Micol !.. David !.. malheureux Jonathas !..
Arrête, arrête, ô Roi, ne m'interroge pas !

SAÜL, tremblant.

Que dis-tu de David, de Jonathas ? Achève !..

LA PYTHONISSE, toujours inspirée.

Oui, l'ombre se dissipe et le voile se lève !
C'est lui !

SAÜL

Qui donc ?

LA PYTHONISSE

David !

554. à son bras *NM.* — 559. l'avenir ouvre *NM.* — 567-568. *Le vers 567 manque dans 40 et dans NM.* Ciel ! de ce que je vois faut-il percer son cœur ? Vous le voulez, ô roi ? SAÜL. Dis tout. LA PYTHONISSE. Il est vainqueur ! *S.* De ce que j'aperçois *L.*

---

553. I *Reg.* XXVIII, 13 : Deos vidi ascendentes de terra.
567. Tout ce développement est de l'invention du poète. Dans la Bible, la Pythonisse ne parle pas de David, c'est Samuel évoqué par la Pythonisse qui prédit à Saül sa chute.

SAÜL

Eh bien ?

LA PYTHONISSE

Il est vainqueur !
Quel triomphe, ô David ! que d'éclat t'environne !
Que vois-je sur ton front ?

SAÜL

Achève !

LA PYTHONISSE

Une couronne !

SAÜL, furieux.

Perfide ! que dis-tu ? David est couronné ?

LA PYTHONISSE, avec tristesse.

Hélas ! et tu péris, jeune homme infortuné !
Et pour pleurer ton sort, jeune et tendre victime,
Les palmiers de Cadès ont incliné leur cime !
Épargne-le, grand Dieu ! détourne tes fureurs,
Saül a bien assez de ses propres malheurs !
Mais la mort l'a frappé, sans pitié pour ses charmes,
Hélas ! et David même en a versé des larmes !...

SAÜL

Silence ! C'est assez ; j'en ai trop écouté !

571. Qu'as-tu dit ? lui, David, *NM.* — 573. belle et tendre *NM.* — 575. *correction au crayon, le texte primitif était :* O ciel, épargne-le ! *40.* Grâce, grâce, ô mon Dieu, *NM.*

LA PYTHONISSE, sans l'entendre.

580 Saül ! pour tes forfaits, ton fils est rejeté ;
D'un prince condamné Dieu détourne sa face,
D'un souffle de sa bouche il dissipe sa race,
Le sceptre est arraché...

SAÜL, l'interrompant avec violence.

Tais-toi, dis-je, tais-toi !

LA PYTHONISSE, sans l'entendre.

Saül ! Saül ! écoute un Dieu plus fort que moi !
585 Le sceptre est arraché de tes mains sans défense,
Le sceptre chez David passe avec ta puissance,
Et ces biens, par Dieu même à ta race promis,
Transportés à David, passeront à ses fils !
Que David est brillant ! que son triomphe est juste !
590 Qu'il sort de rejetons de cette tige auguste !
Que vois-je ? Un Dieu lui-même ! O Vierge du saint li
Chantez, chantez David ! David enfante un Dieu !

SAÜL, avec plus de fureur.

Ton audace à la fin a comblé la mesure,
Va, tout respire en toi la fourbe et l'imposture,
595 Dieu m'a promis le trône et Dieu ne trompe pas.

584. plus fort que toi, *42*. — 586. dans Juda passe avec ta puissance, *NM et L*. — 588. passent tous à ses fils ! *NM*.

---

580. I *Reg*. XXVIII, 19 : Et dabit Dominus etiam Israël tecum in manus Philistiim ; cras autem tu et filii tui mecum eritis. Ces prophéties, je le rappelle, sont dans la bouche de Samuel, et non dans celle de la Pythonisse.

LA PYTHONISSE

Dieu promet ses fureurs à des princes ingrats.

SAÜL

Crois-tu qu'impunément ta bouche ici m'outrage ?

LA PYTHONISSE

Crois-tu faire d'un Dieu varier le langage ?

SAÜL

Sais-tu quel sort t'attend ? sais-tu.. ?

LA PYTHONISSE

Ce que je sais,
C'est que ton propre bras va punir tes forfaits,
Et qu'avant que des cieux le flambeau se retire,
Un Dieu justifiera tout ce qu'un Dieu m'inspire !
Adieu, malheureux père ! adieu, malheureux roi !

Elle veut s'éloigner, Saül la retient.

SAÜL

Non, non, perfide, reste, écoute et réponds-moi !
C'est souffrir trop longtems l'insolence et l'injure,
Je veux convaincre ici ta bouche d'imposture ;
Si le ciel à tes yeux a su les révéler,
Quels sont donc ces forfaits dont tu m'oses parler ?

604. arrête ! écoute, et réponds-moi ! *NM.*

---

596 sqq. La Pythonisse de la Bible n'a rien à voir avec le Dieu d'Israël et se garde bien de se donner pour le représenter.

LA PYTHONISSE

L'ombre les a couverts, l'ombre les couvre encore,
610 Saül, mais le ciel voit ce que la terre ignore,
Ne tente pas le ciel !

SAÜL

Non, parle, si tu sais !

LA PYTHONISSE

L'ombre de Samuel te dira tes forfaits.

SAÜL

Samuel, Samuel ! Eh quoi ? que veux-tu dire ?

LA PYTHONISSE

Toi-même en traits de sang ne peux-tu pas le lire ?

SAÜL

615 Eh bien ! qu'a de commun Samuel avec moi ?

LA PYTHONISSE

Qui plongea dans son sein le fer sanglant ?

SAÜL

Qui ?

LA PYTHONISSE

Toi !

612. ces *NM*. — 615. qu'a de commun ce Samuel et moi ? *NM*.

---

610. I *Reg*. XXVIII, 14.
616. « Il est vrai que Samuel mourut naturellement, répond Lamartine à une objection de Virieu, mais j'ai eu besoin de son ombre pour l'effet de la scène du IIe acte. Si la scène réussit, on me pardonnera bien d'avoir supposé qu'il mourut assassiné, quoique ce soit une faute » *Corr*., I, CXLVIII.

SAÜL, hors de lui.

Monstre, qu'a trop longtems épargné ma clémence,
Ton audace à la fin appelle la vengeance.

Il lève sa lance et la poursuit.

Tiens, va dire à ton Dieu, va dire à Samuel,
Comment Saül punit ton imposture...

Au moment où il va frapper, il aperçoit l'ombre de Samuel ; il laisse tomber le fer, il recule.

Oh ! ciel !
Ciel ! que vois-je ? c'est toi ! c'est ton ombre sanglante !
Quels regards ! Son aspect me glace d'épouvante !
Pardonne, ombre fatale ! ah pardonne ! oui, c'est moi,
C'est moi qui t'ai porté tous ces coups que je voi !
Quoi ! depuis si longtems ? quoi ! ton sang coule encore ?
Viens-tu pour le venger ! — Tiens !

Il découvre sa poitrine et la présente à Samuel.

Mais il s'évapore !

La Pythonisse disparaît pendant ces derniers vers.

618. ma vengeance. *NM.* — 622. m'a glacé *NM.*

620-626. L'idée de ce coup de théâtre lui vint sans doute en lisant dans l'Examen de *Saül*, par Petitot, qui suit la traduction de la pièce d'Alfieri, le passage suivant :

« Un auteur français, presque oublié, a fait une tragédie de *Saül* où l'on trouve de grandes beautés. Duryer a conçu le principal personnage d'une manière toute opposée à celle d'Alfieri. Il le représente comme un prince accablé d'une juste punition, mais opposant un grand courage à tous les revers. Une scène surtout offre une situation très pathétique. L'ombre de Samuel consultée par Saül... Il me semble que la pièce d'Alfieri, si supérieure à celle de Duryer sous d'autres rapports, ne présente pas une situation aussi tragique. » Il est d'ailleurs plus que douteux que Lamartine ait lu le *Saül* de du Ryer. Soumet n'ose pas faire apparaître l'ombre de Samuel. La Pythonisse, dans sa tragédie, entraîne Samuel, à la fin du IIIe acte vers le tombeau du grand-prêtre placé à côté de la scène. Au début du IVe acte, Saül en sort épouvanté.

SCÈNE IV

SAÜL, MICOL, ABNER, JONATHAS, DAVID

LE ROI, MICOL, ABNER, JONATHAS, DAVID venant du camp.

Saül est absorbé dans sa vision.

JONATHAS, en entrant sur la scène.

Quels moments !

MICOL, à Jonathas.

Quels transports a causés son retour !
Tout ce peuple enivré partageait mon amour !

JONATHAS, s'approchant du Roi.

Seigneur, de vos guerriers l'élite déjà prête
Se dispose au combat comme pour une fête ;
A l'aspect de David, leur antique valeur
Ranime leur espoir et rentre dans leur cœur ;
L'étendard belliqueux dans les airs se déploie,
On pousse mille cris de victoire et de joie,
Qu'attendez-vous ? Venez donner à nos soldats
L'exemple et le signal !

SAÜL, comme sortant d'un sommeil.

Qui parle de combats ?

JONATHAS

Eh quoi ! Seigneur, ici, vous-même, tout à l'heure,
N'ordonnâtes-vous pas ?...

SAÜL

Il suffit. Qu'on demeure !
Qu'on retire à l'instant l'ordre que j'ai donné !

Avec égarement et à demi voix.

640 Hélas ! et tu péris, jeune homme infortuné !
Et pour pleurer ta mort, jeune et tendre victime,
Les palmiers de Cadès ont incliné leur cime.
Le sang de Samuel sur toi sera vengé !

MICOL, bas.

Dans quel égarement le Roi paraît plongé !

Haut à Saül :

645 A quels nouveaux ennuis votre âme est-elle en proie ?
Quand tout respire ici l'espérance et la joie,
Quand le Dieu d'Israël, lassé de ses rigueurs,
Semble annoncer enfin un terme à nos malheurs ?

SAÜL

Insensés, qui parlez d'espérance et de joie,
650 Que plutôt dans ses pleurs tout Israël se noie !
Quoi, n'entendez-vous pas ces lugubres accents,
Ces soupirs dans les airs, ces sourds gémissements ?
Quoi ! ne voyez-vous pas, dans toute la nature,
Du sort qui nous attend l'épouvantable augure ?
655 Mais non ! Les malheureux ! Le Dieu qui les poursuit
Leur dérobe l'abîme où son bras les conduit !
O Race infortunée ! ô misérable père !
Est-ce vous que Dieu trompe ? Est-ce moi qu'il éclaire ?

651. les voix des éléments, *L.*

---

642. *Eccl.* XXIV, 18 : Quasi palma exaltata sum in Cades.

JONATHAS

O Roi ! mettons un terme à cette anxiété,
660 Et dans l'événement cherchons la vérité ;
Combattons, et trouvons, dans le sein de la gloire,
La perte ou le salut, la mort ou la victoire !

SAÜL

Ah ! s'il ne s'agissait ici que de mon sort,
Tu sais, ô ciel, tu sais si je fuirais la mort !
665 Vingt fois déjà, vingt fois, à travers la mêlée,
J'aurais abandonné mon sort à mon épée !
Dieux ! avec quelle joie, au plus fort des combats,
J'aurais, sans bouclier, précipité mes pas,
Et, provoquant les coups de la foule ennemie,
670 Donnant partout la mort et prodiguant ma vie,
Seul contre tous, faisant moi-même mon destin,
De mes horribles jours trouvé l'horrible fin !
Mais, laisser après moi sans appui, sans défense,
Un fils à peine encore échappé de l'enfance,
675 Crédule, environné de pièges imposteurs,
Et livré par ma mort à mes persécuteurs,
Ah ! par ce dernier coup mon cœur se laisse abattre !

DAVID

Eh bien ! vivez, Seigneur, et laissez-moi combattre,
Conservez à vos fils des jours si précieux,
680 Laissez-moi tenter seul la fortune et les cieux !
Si j'en crois de mon cœur la secrète espérance,
Si j'en crois de mon Dieu l'infaillible assurance,

665-666. vingt fois avant cette journée, Le glaive aurait tranché ma triste destinée ! *L.*

---

684. I *Reg.* XVIII, 7-8.

Ce bras, que soutiendra le bras de l'Éternel,
Seul encor suffira pour sauver Israël !

SAÜL, avec une fureur concentrée.

Quel étrange discours et quel secret outrage !
Je reconnais, David, ce superbe langage !
C'est ainsi qu'autrefois on t'entendit parler,
Quand tes exploits aux miens osèrent s'égaler,
Que dis-je ? quand ce peuple, en son délire extrême,
Osa mettre ton bras au-dessus du mien même !

DAVID

Ah ! Seigneur, oubliez ces coupables clameurs,
Qu'ont assez expié mon exil et mes pleurs !

SAÜL

Puis-je les oublier si tu me les rappelles ?
Ai-je besoin de toi pour venger mes querelles ?
Penses-tu que Saül ne peut vaincre sans toi ?
Te crois-tu plus heureux ou plus vaillant que moi ?
Ton bras suffirait seul ? — Et moi donc ? Mon courage,
Éclipsé par le tien, est-il vaincu par l'âge ?
Crois-tu mon sang glacé ? Crois-tu mon cœur vieilli,
Ma lance sans vigueur ou mon bras amolli ?
Jeune présomptueux, dont l'audace commune
S'exalte d'un succès qu'il doit à la fortune !
Va, ce bras qui soutint des fardeaux moins légers,
N'a jamais fait siffler la fronde des bergers,
Mais il saurait encor, malgré sa décadence,
Protéger tout un peuple à l'ombre de ma lance,

Ou, si ce bras vieilli demandait un soutien,
Saül en choisirait de plus sûr que le tien.

DAVID

Dieu sait si j'ai, Seigneur, mérité cet outrage.

JONATHAS, à Saül.

710 Démentez pour jamais cet odieux langage,
Connaissez mieux enfin un héros, un ami,
Un frère...

SAÜL à Jonathas.

Connais mieux un perfide ennemi,
Sous des traits de vertu cachant les vœux du crime,
Et qui peut-être, en toi, n'aime... que sa victime.
715 Crois-tu qu'il vienne ici pour nous prêter son bras?
Il vient pour épier l'heure de ton trépas.
Je sais ce qu'il attend, je vois ce qu'il espère;
Le ciel, sur ses desseins, trop tard enfin m'éclaire,
Mais peut-être assez tôt, du moins, pour prévenir
720 Le triomphe sanglant dont il venait jouir!

A David.

Va! monstre, dont mes soins ont réchauffé l'enfance.
Tes projets sont connus, va! sors de ma présence!
Fuis, et tant que le jour éclairera mes yeux,
De ton horrible aspect, ne souille plus ces lieux!

DAVID

725 Ah! c'en est trop, Seigneur, prenez, prenez ma vie,
Tranchez ces tristes jours, objet de tant d'envie!
Je puis sans murmurer mourir de votre main,
Mais m'éloigner encor? — Vous l'ordonnez en vain.

721. Oui, monstre, *42*.

Je n'irai plus traîner ma honte et mes misères
Loin des yeux de Micol, des tombeaux de mes pères ;
Je n'irai plus montrer aux ennemis de Dieu
David errant, proscrit, pleurant loin du Saint Lieu !
Plutôt, plutôt cent fois, aux pieds de l'arche même,
Arroser de mon sang une terre que j'aime,
Et, présentant mon sein sans défense à vos coups,
Prouver mon innocence à tout autre qu'à vous !

SAÜL, brandissant sa lance.

Quoi ! tu prétends ici, malgré ton Roi ?... Barbare !

JONATHAS, retenant son père.

Que faites-vous, ô Roi ?

MICOL

Quelle fureur l'égare ?

JONATHAS, montrant David.

Il tombe à vos genoux sans défense. — Ah ! Seigneur,
Au calme de son front, reconnaissez son cœur !

SAÜL, furieux et égaré.

Quoi ! tu ne perces pas le masque du perfide ?
Quoi ! tu n'aperçois pas son glaive parricide ?
Son œil cherche le sein que son fer doit percer,
Et s'il hésite encor, c'est pour mieux l'enfoncer !
Le vois-tu ? Le vois-tu ? — Fuis ! le fer étincelle ;
Hélas ! il est trop tard ! — Du sang ! Le sang ruisselle !
Pour monter, à ta place, au trône qui l'attend,
Il se fait de ton corps un marchepied sanglant !

748. Il fait un marchepied de ton corps palpitant ! *L.*

---

732. Rappel de I *Reg.* XVIII, 11 et XIX, 9-10.

Ah ! d'un monstre du moins, — trop tard — purgeons la

Il se précipite sur David.

750 Meurs ! assassin du fils ! meurs, de la main du père !

Micol et Jonathas font à David un rempart de leur corps. Saül laisse tomber sa lance. Micol entraîne David et Jonathas.

SAÜL, à Jonathas.

Que vois-je ? Quoi ! c'est vous, c'est vous qui le sauvez ?
C'est vous qu'il persécute, et qui le conservez ?
Qu'avez-vous fait ? Oh ciel ! trop aveugles victimes,
Qu'un seul coup à la terre eût épargné de crimes !
755 Mais aussi contre moi mon sang s'est révolté !...
Où fuir l'arrêt fatal que les dieux ont porté ?

Il s'enfuit hors de la scène en prononçant ce dernier vers.

ACTE III

SCÈNE I

JONATHAS, DAVID

DAVID

Eh bien ! cher Jonathas, que faut-il que j'espère ?
Faut-il quitter encore une terre si chère ?
Que fait Saül ?

JONATHAS

Hélas ! Saül n'est point changé !
Dans son égarement plus que jamais plongé,
Nos larmes, nos soupirs, nos vœux, rien ne le touche :
Tantôt s'enveloppant d'un silence farouche,
Tantôt en cris fougueux éclatant devant nous,
Il blasphème le ciel, ou l'invoque à genoux.
Souvent, d'un pas rapide, il parcourt sa demeure,
Puis tout à coup s'arrête, et nous regarde, et pleure !
Mais bientôt le courroux de son front sourcilleux,
Même à travers ses pleurs, brille au fond de ses yeux ;

759-778. *Un trait au crayon en marge indique la suppression possible de ces vers. 40.*

759-778. Allusions aux accès de folie de Saül, I *Reg.* XVI, 14, XVIII, 10, XIX, 23 sqq.

Il croit frapper David, il le nomme, il s'élance,
770 Vingt fois, d'un bras trompé, perce l'air de sa lance ;
Puis enfin, succombant à ce pénible effort,
Il chancelle, il retombe, il soupire, il s'endort !
Quel sommeil, justes dieux ! quel sinistre nuage
Repose sur son front, obscurcit son visage !
775 Quel réveil il promet ! Tel, aux pieds du Thabor,
Lorsque dans nos vallons les vents dorment encor,
Les foudres, dont le mont environne sa tête,
Aux pasteurs effrayés présagent la tempête !

DAVID

Que fait Micol ?

JONATHAS

Micol veille aux genoux du Roi.
780 Sa pitié filiale a vaincu son effroi ;
Renfermée avec lui dans l'ombre de sa tente,
Tantôt elle affermit sa marche chancelante,
Et tantôt, essayant d'apaiser ses fureurs,
Elle baigne ses mains d'un long torrent de pleurs ;
785 Puis, quand un court sommeil assoupit sa paupière,
Soutenant dans ses bras la tête de son père,
Muette, elle retient ses soupirs dans son sein.
Elle attend le réveil, et, de sa tendre main,
Essuyant de son front la sueur enflammée,
790 Rafraîchit du vieillard la paupière fermée,

773. Quel sommeil agité *L.* — 775. Ainsi sur le Thabor *L.* — 779. « Que fait » *est une correction au crayon au-dessus de* : « Mais ». — « du » *est une correction au crayon au-dessus de :* « de son ». *Lamartine avait d'abord écrit :* « Mais Micol ? — Micol veille aux genoux de son roi. » *texte donné par S, ceci pour éviter la répétition des mots :* « Que fait » *déjà employés vingt vers plus haut. Mais, Lamartine ayant indiqué la suppression des vers* 759 *à* 778, *la répétition disparaissait. 40.* — 780. Son amour filial *L.*

L'écoute, lui sourit, et semble à tous les yeux
Un ange qui pour lui vient de quitter les cieux !

DAVID

O vertu que j'admire ! ô femme que j'adore !
Je ne vous retrouvais que pour vous perdre encore !
Je le vois, il faut fuir. Fuir sans elle ! — Oui, je doi
Ce dernier sacrifice à mon malheureux Roi !

JONATHAS

Je reconnais David à ce trait magnanime ;
Oui, pars, ô mon héros ! oui, pars, ami sublime !
Mais trop loin de ce camp ne porte plus tes pas,
Et, le jour du péril, compte sur Jonathas !

---

792. « Quant aux récits qu'on veut supprimer... le second où Jonathas peint la folie de Saül et les soins de Micol, je le supprimerais avec plus de peine parce que je n'ai pas du tout montré aux yeux le touchant spectacle qu'il décrit » (*Corr.*, I, CLXVIII).

SCÈNE II

JONATHAS, DAVID, ABNER

ABNER, arrivant au moment où David part.

Où courez-vous, Seigneur ? Tandis que dans l'armée
D'un péril plus prochain la nouvelle est semée,
Quoi ! le fils d'Isaï, quoi ! l'envoyé du ciel,
Au moment du combat abandonne Israël ?

DAVID

805 Je cherche les combats, mais je fuis l'injustice !
Dieu de mes ennemis confondra la malice ;
Une seconde fois, s'il me livre à leur bras,
Leur triomphe d'un jour ne m'épouvante pas !

ABNER

Quels sont ces ennemis que votre bouche accuse ?
810 Où sont-ils ? qu'ont-ils fait ? Seigneur, ou je m'abuse,
Ou dans le camp de Dieu, comme aux tentes d'Achis,
David a des rivaux, mais n'a point d'ennemis !
De qui donc parlez-vous ?

DAVID

De ceux dont la malice
A défaut de l'audace employa l'artifice ;

La scène II manque dans les deux éditions imprimées.

---

801. Avant de supprimer cette scène dans les copies de sa pièce, Lamartine avait songé à la modifier : « Je changerai, s'il le faut, la scène avec Abner où on trouve David trop Français, mais cependant il faut bien que l'on voie sa vertu, sa résistance aux hommes et son obéissance à Dieu, seule chose qui est montrée par cette scène et la suivante. J'y changerai les fanfaronnades » (*Corr.*, I, CXLVIII).

Qui, n'osant en plein jour s'attaquer à mon bras,
De pièges ténébreux ont entouré mes pas,
Qui, d'un roi malheureux trompant la confiance,
Sous de noires couleurs lui peignent l'innocence,
Et se servant de lui pour assurer leurs coups,
Réveillent ses fureurs qu'ils dirigent sur nous !
Voilà ces ennemis ; mais, trop fier pour m'en plaindre,
Seigneur, je suis surtout trop brave pour les craindre !
Je ne les nomme pas. Je les soupçonne, Abner !
Et leur laisse, en partant, le soin de se nommer.
Adieu.

ABNER

Je reconnais cet injuste langage,
Et vois à qui s'adresse un si sanglant outrage ;
Mais, dans de tels moments, Abner doit s'occuper
De soins plus importants que de vous détromper.
Au salut d'Israël, faisons le sacrifice
De mon ressentiment et de votre injustice ;
Sauvons ce peuple ensemble ! Et nous pourrons alors,
S'il vous reste un soupçon, nous reprocher nos torts.
Vous savez que Saül, dans des transports funestes,
Laisse de sa raison s'évanouir les restes,
Et qu'accablé des coups d'un génie infernal,
Les soins de la pitié ne font qu'aigrir son mal.
Cependant, l'heure approche, et chaque instant menace ;
Du Roi, dans les combats, qui donc tiendra la place ?
Sera-ce vous ? ou moi ?

DAVID

Quoi ? vous osez...

821-824. *Un trait au crayon en marge indique la suppression possible de ces quatre vers.* 40. — 827. un tel moment, 42.

ABNER

Seigneur !
840 Tous deux, si vous voulez, partageons cet honneur !
Que l'intérêt du peuple et du roi nous rassemble !
Délibérons, marchons et combattons ensemble !
Faisons, faisons tomber, sous nos coups réunis,
Cet insultant orgueil de nos fiers ennemis !
845 Et que le Philistin, si fort par votre absence,
Reconnaisse David, et perde l'espérance !
Vous reviendrez après, plus sûrement, Seigneur,
Devant l'heureux Saül baisser un front vainqueur,
Apporter à ses pieds les fruits de la victoire !
850 Après de tels garants, le roi pourra vous croire,
Et vous même, une fois, vous pourrez éclaircir
Si je voulus jamais vous perdre, ou vous servir.

DAVID

Non, sans chercher, Seigneur, à percer ce mystère,
Je ne dois aujourd'hui qu'obéir et me taire ;
855 Et, quel que soit enfin votre intérêt pour moi,
Ce n'est point au proscrit de remplacer son Roi !
Je pars, je vais traîner ma misérable vie
Loin des persécuteurs de ma chère patrie ;
Dans les jours du péril, si Saül pense à moi,
860 Qu'il parle ! Tout mon sang est encore à mon Roi ;
A son premier appel on me verra répondre.
C'est ainsi seulement que je veux le confondre.
Mais armer sans son ordre et conduire aux combats
Les soldats de Saül ! — non, ne l'espérez pas !

852. voulais *42*. — 854. Je ne sais *42*.

ABNER

Ce soin, pour un héros, semble pusillanime :
Défendre son pays fut-il jamais un crime ?
Et qu'importe le sort qui nous est réservé ?
Nous serons innocents si le peuple est sauvé !

DAVID

Et qui nous a chargés du soin de le conduire ?
Des volontés de Dieu, Dieu seul peut nous instruire ;
Pour prendre ainsi sur nous l'autorité des rois,
Qui sommes-nous, Abner ? quels sont ici nos droits ?
Quel prophète a parlé ? quelle main inspirée,
Sur nos fronts, dans Rama, versa l'huile sacrée ?

ABNER

Croyez-moi, bannissons cette timidité,
Seigneur ! Le seul prophète est la nécessité !
Elle presse, elle parle, et, pour qui sait l'entendre,
Elle est la voix du ciel que l'homme doit comprendre.
Écoutons-la tous deux : peut-être en peu d'instants,
Peut-être aujourd'hui même il n'en sera plus tems ;
Déjà de toutes parts l'ennemi nous assiège,
Dans notre inaction il a cru voir un piège,
Mais, rassuré bientôt, il n'y verra, Seigneur,
Que notre incertitude et l'aveu de la peur !
Déjà, ce long repos redoublant son audace,
Il entoure le camp, l'insulte et le menace...
Tremblons qu'aujourd'hui même il ne soit attaqué !

868. nous sommes .42.

DAVID

S'il est ainsi, Seigneur, le ciel s'est expliqué :
Jusqu'à ce que du Roi la raison se réveille,
890 Au salut de son peuple, ainsi que vous, je veille ;
Je demeure avec vous, mais ne comptez en moi
Qu'un combattant de plus, et qu'un soldat du Roi !

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, ACHIMÉLECH, grand prêtre.

Suite de prêtres et de guerriers. Micol sortant des tentes de roi.

ACHIMÉLECH, à David et à Abner.

Soldats du Dieu vivant, courez, courez aux armes !

Au peuple qui le suit.

Et vous, peuple de Dieu, suspendez vos alarmes.
David est avec nous, malheur aux Philistins !
C'est le bras des héros qui commande aux destins.

LE PEUPLE répète :

David est avec nous, malheur aux Philistins !
C'est le bras des héros qui commande aux destins.

DAVID, à Achimélech.

Parlez ! De quel côté faut-il porter ma lance ?

ACHIMÉLECH

Aux tentes d'Ephraïm le Philistin s'avance,
C'est là qu'il faut marcher !

Aux guerriers.

Guerriers, suivez ses pas,
David est votre chef et roi dans les combats !

896. le bras du héros *L.* — 898. Gloire, gloire à David, il commande aux destins. *L.* — 901. David est avec nous, suivons partout ses pas. *L.*

LES GUERRIERS répètent en chœur :

C'est là qu'il faut marcher. Guerriers, suivons ses pas
David est notre chef et roi dans les combats !

DAVID, au peuple.

905 Arrêtez, suspendez ces clameurs téméraires !
Non, David est ici le dernier de ses frères !

A Achimélech.

Et vous, que faites-vous ? Seigneur, ignorez-vous
De Saül contre moi l'implacable courroux?
Savez-vous que, proscrit par un arrêt barbare,
910 Saül du peuple saint pour jamais me sépare,
Et qu'à peine en ces lieux, il me reste aujourd'hui
Le droit de le défendre et de mourir pour lui ?

ACHIMÉLECH

Non, je ne connais rien que le Dieu qui m'inspire!
De son ordre suprême il a daigné m'instruire ;
915 Obéissez, Seigneur, aux volontés du ciel !
Soyez le bouclier, le glaive d'Israël !

LES GUERRIERS, en chœur.

Que David obéisse aux volontés du ciel
Qu'il soit le bouclier, le glaive d'Israël !

ACHIMÉLECH

Déplorant nos malheurs dans des plaintes funèbres,
920 Cette nuit, du Saint Lieu j'habitais les ténèbres ;

904. Gloire, gloire à David, c'est le roi des combats ! *L.* — 907. Que faites-vous aussi ? *L.* — 917-918. David est avec nous, qu'il obéisse au ciel. Gloire, gloire à David, le glaive d'Israël ! *L.*

Une voix m'a parlé : « Prends dans le Saint des Saints
« Ce fer qui du géant jadis arma les mains,
« Quand David, combattant aux champs du Thérébinthe,
« De sa main triomphante en orna cette enceinte :
« Que ce glaive fatal, devant moi suspendu,
« Aujourd'hui par toi-même à David soit rendu ! »
J'obéis, je saisis la redoutable épée,
Qui dans le saint éphod était enveloppée ;
L'arche tremble, et ce cri sort de sa profondeur :
« Juda, Juda l'emporte, et David est vainqueur ! »

LE PEUPLE répète :

Juda, Juda l'emporte, et David est vainqueur !

ACHIMÉLECH, présentant l'épée de Goliath à David.

Prenez donc !

DAVID, la refusant.

Non, Saül a seul droit de la prendre.
C'est lui qui devant Dieu jadis la fit suspendre ;
Non, Saül est mon Roi, je respecte ses droits !

ACHIMÉLECH

Qu'est-ce qu'un roi, Seigneur, devant le Dieu des rois ?
Obéissez ! c'est moi, c'est Dieu qui vous l'ordonne ;

932. Non, Saül seul a droit *L.* — 932-939. *Un trait au crayon indique la suppression possible. Mais en marge la mention « Bon » indique que le texte doit être maintenu. 40.*

---

921 sqq. Dans la Bible c'est David qui, sans tant de façons, demande à Achimelech les armes consacrées. I *Reg.* XXI, 8-9 : Dixit autem David ad Achimelech : Si habes hic ad manum hastam aut gladium. Et dixit sacerdos : Ecce hic gladius Goliath Philistacci, quem percussisti in valle Terebinthi, est involutus pallio post ephod. Si istum vis tollere, tolle, neque enim hic est alius absque eo. Et ait David : Non est huic alter similis, da mihi eum.

Quoi ! votre cœur hésite et votre main frissonne !
Quoi ! ce que Dieu commande est-il donc un forfait ?
C'en est un d'hésiter. Armez-vous !

DAVID, prenant l'épée.

C'en est fait !
940 Dieu le veut, j'obéis. Devant ta loi suprême,
Seigneur, je fais fléchir jusqu'à ma vertu même.
Marchons ! Suivez mes pas, vaillants enfants de Dieu.
Dieu le veut, Dieu le veut !

A Micol.

Toi, chère épouse, adieu !
Adieu, je vais guider ce peuple à la victoire ;
945 Je vais du Dieu vivant faire éclater la gloire ;
Je vais sauver Saül et son empire et toi,
Mais le salut de tous est un crime pour moi !

Il s'éloigne avec les guerriers.

ACHIMÉLECH, aux lévites.

Et nous, rendons le ciel à nos armes propice !
Venez, le saint autel attend le sacrifice !
950 Élevons vers le ciel nos innocentes mains,
Et ne les souillons pas dans le sang des humains !

Il s'éloigne avec les prêtres.

SCÈNE IV

MICOL seule

Il part... Il va combattre et prodiguer sa vie !
Je frémis... et pourtant son sort me fait envie.
Un seul coup peut finir ses malheurs et ses jours,
Et moi, sous mille traits me débattant toujours,
Ainsi qu'une victime à l'autel échappée
Qui tombe et se relève et qui, déjà frappée,
Emporte le couteau du sacrificateur,
Ainsi, vivante encor, la mort est dans mon cœur !
D'un dieu persécuteur la puissance ennemie,
Arrache par lambeaux et mon âme et ma vie !
Ici David... ici Saül... Mais le voici !
Sa démarche est plus ferme et son front éclairci.

953. sous mille traits je me débats *L.*

---

956. Cf. *Gethsémani, ou la Mort de Julia* (*Voyage en Orient*).
Tel qu'un homme qui marche après le coup mortel
Je me levai debout, je marchai vers l'autel...

SCÈNE V

MICOL, SAÜL

SAÜL, s'avançant à pas lents sur la scène.

Dieu! quel sommeil pesant accable ma paupière !
965 Mon sein a besoin d'air et mes yeux de lumière !

S'arrêtant, comme frappé d'étonnement, et regardant le ciel.

Mais quoi ! ce songe encor trouble-t-il ma raison ?
Quoi ! déjà le soleil penche vers l'horizon ?
Où suis-je ? ô ciel ! d'où viens-je ? et quel épais nuage
Du passé, du présent me dérobe l'image ?

A Micol.

970 Ma fille, réponds-moi, qu'ai-je fait si longtemps ?
Parle !... Mais tu le sais, tu pleures ! Ah, je comprends...
La vérité se montre à mon âme éperdue :
Ah ! malheureux vieillard ! Ta raison s'est perdue !

Il pleure. Les chants du sacrifice voisin et les sons de harpe se font entendre.

Qu'entends-je ? quels accents ! quels sons mélodieux
975 Accompagnent ma plainte et montent vers les cieux ?
Mon oreille ravie écoute avec délices !
D'où partent-ils ?

MICOL

Ce sont les chants des sacrifices.

968. D'où viens-tu donc, Saül ? *L.* — 971. pleurs (*sic*) *40. Léger trait de crayon sur le mot.* — 974. Oh! quels sont ces accents ? quels chants mélodieux *L.*

---

977 sqq. Rappel de I *Reg.* XVI, 23.

SAÜL, égaré.

Non, c'est David, c'est lui ; je reconnais la voix,
La harpe dont les sons me calmaient autrefois.

A sa fille.

Pourquoi se cache-t-il ? Pourquoi me faire attendre
Ces chants libérateurs que j'ai besoin d'entendre ?

MICOL

David venait, Seigneur, vous l'avez repoussé.

SAÜL, étonné.

J'ai repoussé David ?... Ah ! tout s'est effacé..
Dans la nuit du chaos mon âme est confondue ;
Otez-moi ce bandeau qui me couvre la vue !
Pourquoi sitôt, pourquoi ces chants ont-ils cessé ?
Ah ! généreux David, pourquoi t'ai-je chassé ?
Toi seul tu savais rendre à mon âme épuisée
D'un espoir renaissant la céleste rosée !
Ta harpe m'apaisait, tes sublimes récits
Ramenaient, éclairaient, enflammaient mes esprits ;
N'entendrai-je donc plus que des accents funèbres ?
D'où me viendra le jour au sein de ces ténèbres ?
Qui pourra dissiper ces ombres, ces terreurs ?
Qui me rappellera tes chants consolateurs ?

Il retombe dans l'abattement.

MICOL

Que ton souffle descende au sein d'une humble femme,
O Dieu ! viens éclairer, viens embraser mon âme !

987. *Au-dessus du second hémistiche, non barré, cette leçon au crayon :* je t'ai donc repoussé. *40.*

Rappelle à mes esprits ces sublimes accents
Dont autrefois David entremêlait ses chants.

La musique des sacrifices se fait entendre de nouveau. Le roi s'asseoit et paraît écouter avec ravissement.

MICOL récite avec inspiration les vers suivants :

1000 Je répandrai mon âme au seuil du sanctuaire,
Seigneur, dans ton nom seul je mettrai mon espoir ;
Mes cris t'éveilleront, et mon humble prière
S'élèvera vers toi comme l'encens du soir !

Dans quel abaissement ma gloire s'est perdue !
1005 J'erre sur la montagne ainsi qu'un passereau ;
Et par tant de rigueurs mon âme confondue,
Mon âme est devant toi comme un désert sans eau.

Pour mes fiers ennemis ce deuil est une fête ;
Ils se montrent, entre eux, ton Christ humilié.

1009. Ils se montrent, Seigneur, *M et L.*

---

999. Dans *Alfieri*, c'est David lui-même qui chante pour apaiser Saül.

1000. Cf. *Psaume* XLI, 5 : Haec recordatus sum et effudi in me animam meam — et *Ps.* CXLI, 3 : Effundo in conspectu ejus orationem meam.

1001. *Ps.* XXXII, 21 : Quia in eo laetabitur cor nostrum — et in nomine sancto ejus sperabimus.

1002. L'idée se retrouve dans cinquante passages des Psaumes. Pour le dieu qui « s'éveille » cf. *Ps.* XLIII, 23 : Exsurge. Quare obdormis, Domine ?

1003. *Ps.* CXL, 2 : Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo.

1004. Peut-être inspiré de *Ps.* VII, 6.

1005. *Ps.* X, 2 : transmigra in montem sicut passer.

1007. *Ps.* CXLII, 6 : Anima mea sicut terra sine aqua tibi.

1008. L'expression « changer les fêtes en deuils » est fréquente dans la Bible, mais non celle-ci.

1009. *Ps.* II, 2 : Et principes convenerunt in unum — adversus Dominum et adversus Christum ejus. Et *Ps.* LXXXVIII, 52 : Quod exprobaverunt inimici tui, Domine — quod exprobaverunt commutationem Christi tui.

« Le voilà, disent-ils ; ses dieux l'ont oublié ! »
Et Moloch en passant a secoué sa tête,
Et souri de pitié.

SAÜL, se levant, furieux.

Que dis-tu ? quoi, Moloch ? Va, je les brave encore !
Où sont ces ennemis que mon glaive dévore ?

On entend de nouveau le son des instruments. Le roi se calme.

MICOL, reprend :

Seigneur, tendez votre arc ! levez-vous, jugez-moi !
Remplissez mon carquois de vos flèches brûlantes !
Que des hauteurs du ciel vos foudres dévorantes
Portent sur eux la mort qu'ils conspiraient sur moi !

Dieu se lève, il s'élance : il abaisse la voûte
De ces cieux éternels ébranlés sous ses pas ;
Le soleil et la foudre ont éclairé sa route ;
Ses anges devant lui font voler le trépas.

1015. levez-vous, ô mon Roi ! *L.* — 1018. qu'ils appelaient *M et L.*

1010. Inspiré de *Ps.* XII, 1 ; XLI, 10.

1011-1012. *Ps.* XXI, 5 : Omnes videntes me deriserunt me... locuti sunt labiis, et moverunt caput.

1015. *Ps.* VII, 12-13 : Deus judex... arcum suum tetendit. *Ps.* LVII, 8 : Deus... intendit arcum suum. *Ps.* VII, 9 : Judica me, Domine. *Ps.* XXXIV, 23 : Exsurge et intende judicio meo.

1016. Imitation de *Ps.* X, 3, puis de CXIX, 4 : Sagittae... cum carbonibus desolatoriis. Il est d'ailleurs fréquemment question dans la Bible des flèches que Dieu lance.

1017. Peut-être imité de *Ps.* XVII, 15.

1919. L'image « Dieu se lève » est fréquemment employée dans la Bible. Cf. surtout *Ps.* LXVII, 2 : Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus. Sur le second hémistiche : *Ps.* XVII, 10 : Inclinavit caelos et descendit. *Ps.* CXLIII, 5 : Domine, inclina caelos tuos et descende.

Le feu de son courroux fait monter la fumée,
Son éclat a fendu les nuages des cieux ;
1025 La terre est consumée
D'un regard de ses yeux.

Il parle ; sa voix foudroyante
A fait chanceler d'épouvante
Les cèdres du Liban, les rochers des déserts ;
1030 Le Jourdain montre à nu sa source révérée ;
De la terre altérée
Les os sont découverts.

Le Seigneur m'a livré la race criminelle
Des superbes enfants d'Ammon.
1035 Levez-vous, ô Saül ! et que l'ombre éternelle
Engloutisse jusqu'à leur nom !

SAÜL, se levant avec joie

Me voici ! me voici ! Seigneur, venge ta gloire !
C'est ainsi que ta voix m'annonçait la victoire !

La musique fait entendre quelques accords belliqueux.

1030. « révérée » *est au crayon au-dessus de :* « si cachée ». *40.* — reculée *M.* — 1031. ébranlée *M.*

1023. *Ps.* XVII, 9 : Ascendit fumus in ira ejus et ignis a facie ejus exarsit.

1024. *Ps.* XVII, 13 : Prae fulgore in conspectu ejus nubes transierunt.

1025. *Ps.* XVII, 8 : Commota est aer et contremuit terra. — Nombreux passages analogues.

1027-1032. Inspiré de *Ps.* XVIII dont plusieurs expressions sont traduites littéralement : vox Domini super aquas... Deus majestatis intonuit... Vox Domini confringentis cedros, cedros Libano.

1031. *Ps.* XVII, 8 : Fundamenta montium conturbata sunt. — Terra sitiens, peut-être souvenir d'*Isaïe,* LIII, 2.

1032. Cf. *Ps.* CXIII, 3, 5.

1036. Souvenirs d'expressions bibliques ; par exemple *Ps.* CXXIII, 3, 4 : Forte vivos deglutissent nos. — Forsitan aqua absorbuisset nos.

MICOL

Que vois-je? vous tremblez, orgueilleux oppresseurs !
Le héros prend sa lance,
Il l'agite, il s'élance ;
A sa seule présence,
La terreur de ses yeux a passé dans vos cœurs.

Fuyez !... Il est trop tard : Sa redoutable épée
Décrit autour de vous un cercle menaçant,
En tous lieux vous poursuit, en tous lieux vous attend,
Et, déjà mille fois dans votre sang trempée,
S'enivre encor de votre sang.

Son coursier superbe
Foule comme l'herbe
Les corps des mourants ;
Le héros l'excite,
Et le précipite
A travers les rangs ;
Les feux l'environnent,
Les casques résonnent
Sous ses pieds sanglants.
Devant sa carrière
Cette foule altière
Tombe tout entière
Sous ses traits brûlants,
Comme la poussière
Qu'emportent les vents !

1048. Souvenir de *Deutéronome,* XXXII, 42 : Inebriabo sagittas meas sanguine, et gladius meus devorabit carnes.

Où sont ces fiers Ismaélites,
1065 Ces enfants de Moab et la race d'Edom,
Iduméens, guerriers d'Ammon
Et vous, superbes fils de Tyr et de Sidon,
Et vous, cruels Amalécites ?

Les voilà devant moi comme un fleuve tari,
1070 Et leur mémoire même avec eux a péri !...

SAÜL, avec transport.

Les voilà devant moi comme un fleuve tari,
Et leur mémoire même avec eux a péri !
C'est Saül ! oui, c'est moi ! que ces chants de victoir
Sont doux à mon oreille et chers à ma mémoire !
1075 Oue ces jours étaient beaux, où le fils d'Isaï
Partageait mon triomphe et le chantait ainsi !
Mais que ces tems sont loin, hélas ! et combien l'âge
A depuis énervé ce superbe courage !
Que le fer pour mon bras est un pesant fardeau,
1080 Et que le soir est sombre, après un jour si beau !

La musique se fait entendre sur un mode plus doux.

MICOL

Que de biens le Seigneur m'apprête !
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi !

1065. Ces enfants de Moab, cette race *M.*

1064, sqq. Imitation de l'énumération de *Ps.* LXXXII, 7-8 : Tabernacula tua Idumaeorum et Ismaelitae — Moab et Agareni — Gebal et Ammon et Amalec — alienigenae cum habitantibus Tyrum... etc.

1066. *Alf.* III, 4. Fils d'Ammon où est votre audace ?... C'est le glaive de Saül qui massacre le fils d'Edom... et l'impie Amalek est dispersé en poussière.

1069. Images analogues dans *Ps.* CIV, 41, ou LXXIII, 15.

1070. *Ps.* IX, 7 : Periit memoria eorum, — et nombreux passages similaires.

Ephraïm, Manassé, Galaad, sont à moi ;
Jacob, mon bouclier, est l'appui de ma tête.
Que de biens le Seigneur m'apprête !
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi !

Des bords où l'aurore se lève
Aux bords où le soleil achève
Son cours tracé par l'Éternel,
L'opulente Saba, la fertile Éthiopie,
La riche mer de Tyr, les déserts d'Arabie,
Adorent le roi d'Israël.

Peuple, frappez des mains ! le Roi des rois s'avance !
Il monte, il s'est assis sur un trône éclatant ;
Il pose de Sion l'éternel fondement.
La montagne frémit de joie et d'espérance !
Peuples, frappez des mains, le Roi des rois s'avance,
Il monte, il s'est assis sur un trône éclatant.

De sa main pleine de justice
Il verse aux nations l'abondance et la paix.
Réjouis-toi, Sion ! sous ton ombre propice,

1090. la grasse Éthiopie, *M et L.* — 1094. sur son trône *M et L.*

1083. *Ps.* LIX, 9 : Meus est Galaad et meus est Manasses et Ephraïm fortitudo capitis mei. Cf. LXXXIX, 3.
1085. *Ps.* LIX, 9.
1087. Peut être combinaison de *Ps.* XVII, 51 et de *Ps.* LX, 7.
1088. Cf. *Ps.* LXXIV, 7.
1090 sq. *Ps.* LXXI, 9, 10, 15. Coram illo procedent Aethiopes... Reges Arabum et Saba dona adducent... et dabitur ei de auro Arabiae.
1093. *Ps.* XLVI, 2 : Omnes gentes plaudite manibus — jubilate Deo in voce exultationis.
1094. *Ps.* XLVI, 9 : Deus sedet super sedem sanctam suam.
1095. *Ps.* XVII, 3 : Fundatur exultatione universae terrae mons Sion et id., 9. Deus fundavit eam in aeternum. Cf. aussi, *Ps.* LXXXVI.
1100. *Ps.* LXXI, 7 : Orietur in diebus justitia et abundantia pacis.

Ainsi que le palmier qui parfume Cadès,
La paix et l'équité fleurissent à jamais.
De sa main pleine de justice
1105 Il verse aux nations l'abondance et la paix.

Dieu chérit de Sion les sacrés Tabernacles
Plus que les tentes d'Israël;
Il y fait sa demeure, il y rend ses oracles,
Il y fait éclater sa gloire et ses miracles:
1110 Sion, ainsi que lui, ton nom est immortel.
Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël.

C'est là qu'un jour vaut mieux que mille!
C'est là qu'environné de la troupe docile
1115 De ses nombreux enfants, sa gloire et son appui,
Le roi vieillit, semblable à l'olivier fertile
Qui voit ses rejetons fleurir autour de lui.

SAÜL, entièrement calmé.

Que ces accents divins dissipent mes alarmes!
Mon œil se mouille encor: mais quelles douces larmes!
1120 C'est ainsi qu'autrefois David, David, mon fils,
Me racontait les biens que Dieu m'avait promis.

1118. Les célestes accents dissipent mes alarmes *L.*

1102. Voir plus haut note du vers 643.
1103. *Ps.* LXXXIV, 11 : Justitia et pax osculatae sunt.
1106-.1107. *Ps.* LXXXVI, 2 : Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.
1113. *Ps.* LXXXIII, 11 : Quia melior est dies una in atriis tuis super millia.
1114-1117. *Ps.* CXXVII, 3 : Uxor tua sicut vitis abundans... filii tuae sicut novellae olivarum in circuitu mensae tuae.
1116. Cf. *Nouv. Méd.*, XIV, *Consolation :*
Tel qu'un vieil olivier parmi ses rejetons
Je verrai de mes fils les brillantes années
Cacher mon tronc flétri sous leurs jeunes festons.

Je crois entendre encor cette harpe sacrée,
Accompagnant les sons de sa voix inspirée ;
Plus doux que les soupirs des palmiers du Thabor,
Ces chants autour de moi retentissent encor.
Le calme par degrés succède à ma tristesse ;
Ah ! qu'il revienne encor ranimer ma vieillesse !
Avec lui mon repos, hélas ! s'est envolé,
Ma fille, qu'il revienne et je suis consolé !

On entend des sons plus brillants, des cris de joie.

Qu'entends-je ?

MICOL, avec effroi.

O ciel !

SAÜL

Mes sens ne me trompent-ils pas ?

LE CHŒUR, en se rapprochant, laisse deviner ces mots :

David est notre chef et roi dans les combats !

SAÜL

O perfidie ! ô crime ! ô monstres exécrables !
Ai-je bien entendu ces voix, ces cris coupables ?

LE CHŒUR, plus près encore.

David nous a sauvés des ombres du trépas,
David est notre chef et roi dans les combats !

SAÜL

David a combattu, David a la victoire !
Je n'en puis plus douter ; volons, vengeons ma gloire !

Il se précipite hors de la scène avec Micol.

1129. *Après ce vers, on attendrait deux vers à rimes féminines qui manquent. Ils sont ajoutés dans l'édition Lévy* : MICOL. A David comme à moi cette parole est chère. Votre consolateur vous reviendra, mon père. *L.*

ACTE IV

SCÈNE I

MICOL, seule, en entrant sur la scène.

Dieu ! j'en frissonne encor : quels moments ! quel courroux !
Quel orage nouveau menaçait mon époux !
Dans les yeux de Saül quel feu sombre et farouche !
Quelle ombre sur son front ! quel murmure en sa bouche !
Non, jamais pour David mon cœur plus alarmé...
Mais son cher Jonathas d'un mot l'a désarmé.
Sa colère a passé comme un sombre nuage,
Qui passe sur l'Horeb sans y verser l'orage ;
O généreux enfant, aimable Jonathas,
Le ciel de mon bonheur ne te paiera-t-il pas !

Elle aperçoit Saül et Jonathas.

Mais les voici ! Saül avec son fils s'avance ;
David est seul. Allons jouir de sa présence.

1148. *au crayon au-dessus de ce texte à demi barré cette autre version :* Mais les voici : le roi seul avec lui s'avance. *40.*

SCÈNE II

SAÜL, JONATHAS

SAÜL

1150 Qu'il m'est doux de revoir, de serrer dans mes bras
Mon fils victorieux dans ses premiers combats !
Que j'aime à voir ce sang rougir tes jeunes armes !
Que la gloire à ton front ajoute encor de charmes !
Tu seras de Saül l'héritier et l'égal,
1155 Et Saül en toi seul aime à voir son rival !

JONATHAS

Ah ! Seigneur, d'un enfant exaltez moins la gloire ;
La gloire est à David, ainsi que la victoire !
David seul a tout fait, et je n'ai mérité
Que l'éloge assez beau de l'avoir imité.

SAÜL

1160 Que d'éclat me promet l'aurore de ta vie !
Que j'aime ta noblesse et cette modestie
Qui renvoie à David l'honneur de tes succès !
Mais pour le seul David je la vois à regrets.

JONATHAS

Pourquoi contre David nourrir cette injustice ?
1165 De votre haine enfin faites le sacrifice,

1165. De votre haine, ô Roi, *L.*

O roi ! c'est le seul prix que demande aujourd'hui
Un fils victorieux qui vous parle pour lui.

SAÜL

Et n'est-ce pas assez de t'accorder sa grâce ?
Faut-il que de mon cœur tout souvenir s'efface,
Que je livre en aveugle au rival de son roi,
Et mon trône, et mon peuple, et mes enfants, et moi ?
Que, courant à ma perte et fuyant la lumière,
J'éteigne le flambeau dont l'avenir m'éclaire,
Et que, dans mon repos follement endormi,
Je m'éveille au pouvoir d'un perfide ennemi ?

JONATHAS

David, notre ennemi ! lui qui nous sacrifie,
Seigneur, aujourd'hui même, et son sang, et sa vie ?

SAÜL

Que ne peux-tu, mon fils, porter des yeux plus sûrs
Dans le cœur des humains, dans ses replis obscurs,
Sur leurs desseins cachés répandre la lumière !
Ta jeunesse est crédule autant qu'elle est sincère,
Tu ne peux soupçonner, déjouer, ni prévoir,
Des noirceurs que ton cœur ne saurait concevoir.
Mais moi qui les connus, moi qui, mûri par l'âge,
Lis au cœur des mortels plus que sur leur visage,
Je sais les deviner, je sais leur arracher
Le voile où leurs projets cherchent à se cacher ;
Je les suis pas à pas dans le sentier perfide,
Où la fourbe les couvre, où l'intérêt les guide ;
Je sais ôter le masque à leurs feintes vertus,

1166. C'est là l'unique prix *L.* — 1174. Et que sur mes dangers *L.* — 1189. les courbe *42.*

Et pour moi l'héroïsme est un piège de plus !
Écoute, Jonathas, veux-tu régner ?

JONATHAS

Sans doute ;
Seigneur, si j'en suis digne et m'en ouvre la route.
Simple enfant d'Israël ou successeur de roi,
1195 Je veux ce que le ciel lui-même veut pour moi.
Mais je ne veux jamais, par des soupçons injustes,
M'assurer le chemin de mes destins augustes ;
Aux volontés du ciel aveuglément soumis,
Le trône m'appartient, si Dieu me l'a promis.

SAÜL

1200 Dieu le donne, mon fils ; mais il faut le défendre !
La prudence te parle, il est tems de l'entendre,
Et ne l'entends-tu pas te dire ainsi que moi :
David, que David meure, ou David sera roi ?

1193. *Au-dessus de ce texte non barré, on lit, au crayon :* Si Dieu le veut, du trône il m'ouvrira la route. *40.*

1203 sqq. *Alf.* IV, 3. SAÜL. « N'entends-tu pas retentir au fond de ton cœur une voix qui te crie : David sera roi ! — David roi ! Qu'il meure auparavant. JONATHAS. Et Dieu ne vous crie-t-il pas d'une voix plus menaçante : « David m'est cher, il est l'élu du Seigneur ? » Toutes les actions de David ne prouvent-elles pas qu'il est chéri du ciel... A peine auriez-vous levé le fer sur David qu'une force invincible le détournerait. Vous tomberiez vous-même à ses pieds en pleurant. SAÜL. Tu ne dis que trop vrai. David est pour moi un être inexplicable. Lorsque je le vis pour la première fois dans Ela, il plut à mes regards ; mais, dans le fond de mon cœur, je sentis de l'aversion pour lui. Dans les moments où je suis disposé à l'aimer, un courroux inconnu s'empare de moi, et me sépare de lui. Quelquefois je désire sa mort ; et, si je le vois, il me désarme, il m'accable de sa grandeur. Cet égarement est un effet de la vengeance divine... Cette vengeance est celle des prêtres. David est l'instrument de leurs fureurs. Il vit dans Rama Samuel mourant. Qui sait si Samuel n'a pas versé sur la tête de mon rival l'huile sainte dont il oignit autrefois mon front ? JONATHAS... Si cela était, ne devrais-je pas être plus offensé que vous ?... Lorsque vous irez rejoindre vos aïeux, le trône ne m'est-il pas destiné ?... David me

JONATHAS

Et n'entendez-vous pas une autre voix, vous-même,
Vous crier : « C'est David que j'ai choisi, que j'aime ;
C'est moi qui le protège et qui guide ses pas » ?
Chacun de ses exploits ne le prouve-t-il pas ?
N'avez-vous pas senti, vous-même, à son approche,
S'évanouir le doute, expirer le reproche ?
Et, prêt à le frapper, ne vous ai-je pas vu,
Sans colère, à ses pieds retomber confondu ?

SAÜL

Hélas ! il est trop vrai ; je ne sais quel empire
Exerce ce David que je crains, que j'admire !
Sitôt que je le vis, dans les champs de Jabès,
Il plut à mes regards, mais à mon cœur, jamais !
Depuis ce tems, sans cesse à moi-même contraire,
Je me cherche et je suis pour moi-même un mystère ;
J'ai vu flotter sur lui mes vœux et mes desseins ;
Absent, je le regrette, et, présent, je le crains.
Il semble qu'une main invisible et bizarre,
Toujours vers lui m'attire et toujours m'en sépare,
Mon cœur, quand je le hais, est près de le chérir,
Mon cœur, lorsque je l'aime, est prompt à le haïr.
Incroyable ascendant ! repoussement funeste !
Égarement de l'homme ou vengeance céleste ?
Je ne sais ; mais du moins je vois trop clairement
Que des prêtres cruels David est l'instrument,
Que dès longtems, mon fils, ces prêtres me haïssent,

1206. garde ses pas *42*. — 1224. répulsion *L*.

---

surpasse en courage, en vertu, en prudence ; et plus je le vois grand, plus je l'aime. Si la main qui donne ou qui enlève les royaumes met la couronne sur la tête de David, je reconnaîtrai qu'il le mérite.

1214. Allusion à I *Reg*. XI.

Qu'à l'ombre de l'autel leurs complots me trahissent
1230 Qu'ils menacent, du ciel, un vieillard malheureux,
Qui ne voulut pas être aussi barbare qu'eux.
Mais David leur est cher. David, dès sa jeunesse,
Du vieillard de Rama cultiva la tendresse ;
Samuel, qui l'aimait, expira dans ses bras ;
1235 On dit qu'il lui promit mon trône et mes États ;
On dit plus, oui, l'on dit que la main du prophète
Versa l'huile des rois sur sa coupable tête ;
S'il était vrai, mon fils ?

JONATHAS

S'il était vrai, Seigneur,
Qui pourrait à David disputer cet honneur ?
1240 Moi seul, sans doute, moi qui, né pour la couronne,
Ai seul droit, après vous, de monter sur ce trône,
Moi seul pourrais m'en plaindre et le lui disputer,
Mais, aux ordres du ciel bien loin de résister,
Bien loin d'être jaloux de cet honneur insigne,
1245 Je le lui céderais s'il en était plus digne.
Plus David sera grand, plus il me sera cher !
Respectons les secrets que Dieu veut nous cacher,
Et résignés d'avance au sort qu'il nous prépare,
Attendons que sur nous l'avenir le déclare !

SAÜL

1250 Apprends donc, malheureux, apprends donc à quel prix
Le sceptre de Jacob à David est promis :
C'est au prix de mon sang, de celui de ta race,

1247. décrets *42*.

1232-1238. Allusion aux chapitres XV et XVI de I *Reg*.
1252. I *Reg*. XXVIII, 19.

Qu'il doit monter au trône et régner à ta place.
Ton sang, ton propre sang doit un jour cimenter
Cette grandeur fatale où Dieu veut le porter ;
Voilà de Jéhovah la secrète promesse,
Et voilà quels destins te garde sa tendresse !

JONATHAS

Eh bien ! si Dieu le veut, Seigneur, que pouvons-nous ?
Est-il un bouclier qui sauve de ses coups ?
Les menaces de l'homme, et sa vaine prudence,
Ne peuvent de ce Dieu ralentir la vengeance.
Elle gronde, elle éclate, elle abat l'orgueilleux,
Qui se débat contre elle en insultant aux cieux ;
Et, sur les fronts courbés, la divine colère
Passe, sans les briser, plus douce et plus légère !

1259-1265. *Alf.*, IV, 3. JONATHAS. Avez-vous quelques armes contre la fureur divine ? Les prières, non les menaces, peuvent apaiser ce Dieu jaloux qui abaisse les superbes et qui épargne les faibles.

SCÈNE III

SAÜL, JONATHAS, MICOL, DAVID, ACHIMÉLECH, ABNER

DAVID, à Saül.

Soumis sans murmurer aux ordres de mon Roi,
Je retourne au désert ; Seigneur, bénissez-moi !
Ramené dans ce camp par une main divine,
J'ai du peuple de Dieu prévenu la ruine :
1270 Le péril est passé, je m'éloigne, Seigneur,
Et j'attends que le ciel ait changé votre cœur !

SAÜL

Quoi ! le héros du peuple aujourd'hui l'abandonne !
Quoi ! tu pars, ô mon fils ; et qui donc te l'ordonne ?

DAVID

Et quel autre que vous pourrait...

SAÜL

Va, je t'entends ;
1275 Mais si je l'ordonnai, déjà je m'en repens !
Sais-je ce que je veux ? Sais-je ce que j'ordonne ?
Puis-je percer jamais la nuit qui m'environne ?
Un Dieu plus fort que moi, s'agitant dans mon sein,
Me fait changer cent fois de vœux et de dessein,

1273. Réponds, mon cher David *42*.

Et les flots du Cédron ballottés par l'orage,
Du trouble de mon cœur sont à peine une image.
Mais ton aspect me calme et me rend la raison.
Réponds-moi, cher David, aimes-tu ma maison ?

DAVID

Jonathas m'est plus cher que le jour qui m'éclaire,
Micol est mon épouse, et vous fûtes mon père ;
Quels garants plus certains attendez-vous de moi ?

SAÜL

Il est vrai ; cependant tu n'estimes que toi !
Devant toi tout pâlit, devant toi tout s'efface,
Et par-dessus Saül tu t'es choisi ta place !

DAVID

Je ne m'exalte point, je suis dans Israël

1283 sqq. *Alf.*, III, 4. SAÜL. Tu aimes donc la maison de Saül ? DAVID. Jonathas m'est plus cher que la vie. Pour mon épouse, je l'aime avec tant d'ardeur qu'il m'est impossible d'exprimer le sentiment qu'elle m'inspire. SAÜL. Cependant tu as beaucoup d'orgueil. DAVID. Moi, de l'orgueil ? Dans les camps je ne suis pas un guerrier lâche ; à votre cour, j'ai le respect d'un gendre ; devant Dieu je ne suis rien. SAÜL. Mais tu me parles toujours de Dieu. Tu sais cependant que la fureur des prêtres m'a depuis longtemps retiré son appui. Est-ce pour m'outrager que tu le nommes devant moi ? DAVID. Je le nomme pour lui rendre hommage. Pourquoi croyez-vous qu'il vous a abandonné ? Il ne soutient pas ceux qui refusent son concours : mais s'est-il jamais éloigné de celui qui l'invoque et qui se confie à lui ? Il vous a donné le trône ; il vous y a maintenu ; et il vous protégera, si vous ne vous adressez qu'à lui. SAÜL. Qui me parle du ciel ? Est-ce un prêtre couvert d'une robe blanche ? Voyons... non, tu es un guerrier, tu portes une épée ; avance ; approche-toi de moi, que je sache si c'est David ou Samuel qui me parle. Quelle est cette épée ? Ce n'est pas celle que je t'ai donnée ? DAVID. C'est l'épée que m'a fait acquérir mon humble fronde. Cette épée, dans Ela, fut levée sur ma tête par le farouche Goliath ; je la vis briller, et m'annoncer la mort : Goliath la portait, il voulait la teindre de mon sang, et moi je l'ai inondée du sien. SAÜL. Ce fer ne fut-il pas, dans Nobbé, attaché au saint tabernacle ? ne fut-il pas ensuite enveloppé dans l'Ephod, et éloigné des regards profanes ? ne fut-il pas pour jamais consacré au Seigneur ?

Le second après vous et rien devant le ciel.

SAÜL

Le ciel ! Toujours le ciel et Dieu sont dans sa bouche !

ABNER, bas à Saül.

Il affecte à dessein ce langage farouche.

SAÜL

Mais tu n'ignores pas que des prêtres cruels
1295 M'ont de ce Dieu terrible interdit les autels,
Que pour lui mon encens est un encens profane,
Que sa main me poursuit, que sa voix me condamne,
Et que, se repentant de m'avoir élu Roi,
Il n'est rien de commun entre ton ciel et moi.
1300 Pourquoi, si tu le sais, me tiens-tu ce langage ?
Est-ce pour m'outrager ?

DAVID

C'est pour lui rendre hommage !
Et pourquoi pensez-vous que, déjà condamné,
Le Dieu qui vous choisit vous ait abandonné ?
Il répond à toute heure au cœur qui s'humilie,
1305 Et n'oublia jamais que l'ingrat qui l'oublie.
C'est lui qui, dès Jabès, vous prenant par la main,
Du trône, encore enfant, vous ouvrit le chemin ;
C'est lui qui, confondant l'errant Amalécite,
Jusqu'aux déserts de Sûr précipita sa fuite ;
1310 C'est lui qui, soumettant l'Idumée à vos lois,
Jugera votre cause une seconde fois,

1299. entre le ciel et moi *42*. — 1309. Jusqu'aux déserts de Nir *42*.

1299. Cf. *Méd. Poét.*, I, *L'Isolement* :
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Si votre cœur, fidèle à la reconnaissance,
En lui, mais en lui seul, fonde son espérance.

SAÜL, égaré.

Qui parle au nom de Dieu ?... Quel pontife inspiré
Ose tenir ici ce langage sacré ?

Il cherche David sans le voir.

Fils de Melchisedech, approche que je voie
Cet autre Samuël que le ciel me renvoie !
Pour me parler ainsi, réponds-moi, quel es-tu ?
Du redoutable éphod es-tu donc revêtu ?

Il reconnaît David.

Mais non ! Par ses discours mon âme était trompée !
Je vois briller sur lui la cuirasse et l'épée ;
C'est David !... et pourtant je ne reconnais pas
Ce fer dont, ce matin, j'avais armé son bras.

Il prend l'épée de Goliath.

Quel est ce glaive ?

MICOL

O ciel !

DAVID

C'est la dépouille sainte
Que ma fronde a conquise au champ du Térébinthe,
Ce fer que sur mon front le géant philistin
Comme un éclair de mort fit briller dans sa main,
Mais qui, tombant bientôt de sa main égarée,
Lui donna cette mort qu'il m'avait préparée.

1323. ton bras. *42.*

SAÜL

1330 Qu'entends-je? Eh quoi! ce fer, consacré par mes mains,
Ne fut-il pas soustrait aux regards des humains,
Et, pour rendre à Dieu seul l'honneur de ce miracle,
Suspendu devant lui dans le saint tabernacle?
Moi seul n'avais-je pas le droit de le toucher?
1335 Parle!

DAVID

Il est vrai.

SAÜL

Qui donc osa l'en arracher?
Qui viola du roi la défense suprême?

DAVID

Moi seul.

SAÜL

Et dans quel tems, perfide?

DAVID

Aujourd'hui même.
L'ordre du Dieu vivant dans mes mains l'a remis;
Voyez, il fume encor du sang des ennemis!
1340 Le sang dont il est teint, Seigneur, me justifie,
Le voici! Jugez moi, je vous livre ma vie.

David lui remet l'épée de Goliath.

SAÜL, saisissant l'épée.

Ton crime t'a jugé. Va, ce trait odieux
Fait tomber à la fin le bandeau de mes yeux!

1330. Que dit-il? Quoi, ce fer, *L.*

Perfide, je rends grâce au forfait qui m'éclaire,
Et m'a de tes complots révélé le mystère.
Il en est tems encor : tu n'es pas encor Roi !
En vain tu t'élevais dans l'ombre contre moi,
En vain, pour t'enhardir à toucher la couronne,
Ton audace usurpait les droits sacrés du trône ;
Tiens, monstre, avec tes jours tes complots sont finis !
Dieu les a confondus : ce bras les a punis.

Saül lève l'épée sur David ; le grand prêtre se jette entre eux.

ACHIMÉLECH

Que faites-vous, Saül ? Arrêtez !

JONATHAS

O mon père !

MICOL

Il n'a pas mérité cette injuste colère.

SAÜL

Qui me retient ? Tremblez !

MICHOL

O mon père, ô mon Roi,
Nous périrons plutôt !

JONATHAS

Frappez-nous !

ACHIMÉLECH

Frappez-moi !

1352. *Alf.* MICHOL. Ah ! mon père ! JONATHAS. Que faites-vous ? SAÜL. Qui me retient?

David est innocent, j'ai pris sur moi le crime ;
Le ciel fut mon complice, et voilà ta victime !

Il présente sa poitrine à Saül.

Frappe donc ! C'est par moi que tu dois commencer.

SAÜL, cherchant à atteindre David.

Non, c'est un sang moins vil que ma main doit verser.

ACHIMÉLECH, inspiré.

1360 Peux-tu frapper celui que le ciel veut défendre ?
Sais-tu, sais-tu quel sang tu brûles de répandre ?

SAÜL

C'est le sang criminel d'un traître comme toi !

ACHIMÉLECH

C'est le sang innocent d'un héros... et d'un Roi !

SAÜL

D'un Roi !

ACHIMÉLECH d'un accent prophétique

Du plus grand Roi que la terre, charmée,
1365 Ait vu régner jamais sur l'heureuse Idumée ;
D'un roi sage, modeste, humain, chéri des cieux,
De tous ses ennemis toujours victorieux,
Qui brisera bientôt de ses mains triomphantes
Le joug humiliant des tribus gémissantes,
1370 Délivrera Jacob, affranchira Juda,

1367 sqq. Réminiscence lointaine des passages des psaumes allégués plus haut et peut-être des derniers chapitres d'Isaïe.

Remplira les déserts du nom de Jéhova,
Fondera sur Sion sa demeure éternelle,
Et qui verra, de loin, de sa race immortelle
Les sacrés rejetons, germant dans l'avenir,
Enfanter dans les tems Celui qui doit venir !

ABNER

Quelle audace !

SAÜL, avec terreur, en regardant David.

Est-ce un Dieu ?

JONATHAS

Quel éclat sur sa tête !

ABNER

Quoi ! Tu ne trembles pas, téméraire prophète ?

ACHIMÉLECH

Moi, trembler ! Devant qui ? Va, malheureux vieillard,
Je te plains. Je voudrais... Hélas ! il est trop tard !
Saül est rejeté, sa race est retranchée,
De ce tronc réprouvé la tige est desséchée ;
Fonds en pleurs, Benjamin ! Juda, réjouis-toi :
C'est de ton sein que sort ton salut et mon Roi !
Israël le bénit, l'univers le contemple,
Il règne, il est des rois la terreur et l'exemple,
Son sceptre réjouit les heureuses tribus,
Les îles et Saba lui portent leurs tributs,
C'est un astre nouveau que l'univers adore !

1377. ABNER *est une correction sur* SAÜL *dans la bouche duquel le poète avait d'abord placé ce vers. 40.* — 1383. et ton roi ! *42.*

1387. Retour aux passages du *Ps.* LXXI cités au vers 1090.

A sa vive clarté, venez, accourez tous,
1390 Peuples de l'aquilon, nations de l'aurore ;
Et vous, rois étrangers, de sa grandeur jaloux,
Et vous, fils de Sion, venez, prosternez-vous !
Poussez des cris de joie et des chants de victoire !
Voici l'élu de Dieu, voici le Roi de gloire !
1395 Tombez à ses genoux !

Achimélech montre David et l'adore lui-même.

JONATHAS, frappé de respect.

Tombons à ses genoux !

MICOL

C'est un Dieu qui l'ordonne !

DAVID, voulant les relever.

Que faites-vous ?

ABNER, sans fléchir.

Jamais !

SAÜL, épouvanté.

Ma force m'abandonne !

A David.

Heureux fils d'Isaï, tu l'emportes sur moi !

1395. Tombez à genoux ! *42 et L.*

1394. Réminiscences du *Ps.* XXIII, auquel est peut-être emprunté le mouvement général de la réplique : Quis est iste Rex gloriae ?

1399. Le Saül d'*Alfieri*, plus fier, ne songe pas à s'abaisser devant David. Virieu craignait l'effet de ce jeu de scène, qui pouvait prêter au ridicule. Lamartine reconnaît que le pas est glissant : « Le moment où Saül tombe aux pieds de David est en effet le point critique. Le succès ou la chute de ceci dépendra tout entier de Talma et de l'enthousiasme du grand-prêtre, mais je me garderai d'ôter cet endroit qui, s'il réussit, ne réussira pas médiocrement et qu'à mon sentiment je trouve assez naturel pour pouvoir réussir s'il est bien joué » (*Corr.*, I, CXLVIII).

Je suis vaincu, je tombe à tes pieds !

DAVID

O mon Roi,
Quoi ! vous pourriez ?...

SAÜL

Un Dieu me force à reconnaître
Dans mon heureux rival mon vainqueur et mon maître ;
Malgré ma haine, un Dieu me force à l'adorer.

DAVID

A quel abaissement ?...

SAÜL, prosterné.

Laisse-moi t'implorer !
Je m'abaisse et voudrais m'abaisser plus encore ;
Mais ce n'est pas pour moi que ma bouche t'implore !
Avant que de te voir au trône qui t'attend,
Pour le défendre en Roi, j'aurai versé mon sang !
Mais le ciel est plus fort que tout mon vain courage,
Et ce sceptre sanglant sera ton héritage.
Tu régneras. Au moins, sur ma ruine assis,
En remplaçant le père, épargne au moins le fils.
Ne verse pas le sang de toute ma famille,
Épargne Jonathas, prends pitié de ma fille !
Souviens-toi, dans les jours de la prospérité,
Que je te recueillis dans ton adversité,
Que si Dieu t'a choisi, c'est moi dont la tendresse
A d'un rival trop cher réchauffé la jeunesse,

1409. Et le sceptre *42*. — 1410. Tu règneras toujours, *42*.

Que tu fus entouré de toute ma faveur.
Que ma longue amitié prépara ta grandeur,
1420 Que, pouvant me venger, ma main tremble et s'arrête..
Et qu'à ce moment même où la voix du prophète
M'avertit que je tombe et que tu vas régner,
Maître encor de tes jours, j'ai pu les épargner.
Va, délivre mes yeux d'une vue importune,
1425 Va, loin de mes malheurs, attendre ta fortune !
Hâte-toi, fuis, épargne un crime au désespoir !
Je puis plus aisément t'épargner que te voir.

David se retire avec Micol.

SCÈNE IV

SAÜL, ACHIMÉLECH, ABNER, JONATHAS

SAÜL

Vous, qui me poursuivez avec tant d'injustice,
N'êtes-vous pas contents d'un si grand sacrifice ?
Dieu, prêtres dont la voix a vaincu mon courroux,
Me serez-vous enfin plus cléments et plus doux ?

Moment de silence.

Non, leur haine est sacrée, et rien ne la surmonte !
Je tomberai toujours, mais avec plus de honte.
O lâche ! qu'ai-je fait ? J'ai pu m'humilier
Devant mon ennemi jusqu'à le supplier !
J'ai tremblé lâchement aux vains accents d'un traître !
J'ai fléchi devant lui, moi son Roi, moi son maître !
Moi, Saül ! Et j'ai pu souiller dans mes vieux ans
L'honneur du diadème et de mes cheveux blancs !
Ah ! ce front n'est plus fait pour porter la couronne !
Un Roi n'en est plus digne, alors qu'il s'abandonne.
Ah ! j'aurais dû frapper, j'aurais dû, dans son sein,
Plonger ce fer vengeur échappé de ma main,
Prévenir et punir le crime par le crime,
Rassasier mes yeux du sang de ma victime,

1432. leur haine est trop forte, *42*. — 1432-1435. *manquent dans S et L*. — 1437. moi Saül ! moi son maître. *S*. — 1438-1441. *Ces quatre vers sont biffés au crayon, mais en marge, Lamartine a écrit : « Bon ». 40. Ces quatre vers manquent dans 42.*

Et, d'avance, vengeant et ma chute et ma mort,
Lutter contre le ciel et mériter mon sort !

En apercevant le grand prêtre.

Mais quoi ! je vois encor cet insolent prophète !

A Achimélech.

C'est toi qui conjuras les destins sur ma tête !
1450 C'est toi, monstre sacré, dont l'infernale voix
Place au front d'un brigand la couronne des rois !
Vengeons-nous !...

ACHIMÉLECH

Et sur qui ? Je ne suis que l'organe
Du Dieu qui le choisit, du Dieu qui te condamne.

SAÜL

Tout ce que veut un fourbe, un Dieu l'a révélé !

ACHIMÉLECH

1455 Un Dieu plus fort que moi par ma bouche a parlé.

SAÜL

Que ce Dieu, s'il se peut, sauve donc son oracle !

ACHIMÉLECH

Le ciel ne fait jamais d'inutile miracle :
Il a su pour David tromper votre courroux ;
Je ne suis plus qu'un homme, il m'abandonne à vous.

1452. Le meurtre d'Achimelech est une transposition de I *Reg.* XXII, 9 sqq.

SAÜL, à Abner.

Qu'on le mène à la mort qu'il n'avait pas prévue !

A Achimélech.

Ton heure avant la mienne au moins sera venue.

On entraîne le grand prêtre.

ACHIMÉLECH, en s'éloignant.

C'en est fait ! il manquait ce comble à tes forfaits.
Ah ! malheureux vieillard, que tu me suis de près !

1460. *Alf.* IV, 4. SAÜL. Tu as prédit mes malheurs, et tu n'as pas prédit les tiens.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

SCÈNE V

SAÜL, MICOL, JONATHAS

JONATHAS, se jetant aux genoux de Saül

O mon père !

MICOL

Épargnez cette auguste victime !

JONATHAS

1465 Ne souillez pas vos mains !...

MICOL

Mourez du moins sans crin !

SAÜL

Non, j'ai trop écouté vos timides clameurs,
Tous ceux que vous sauvez seront vos oppresseurs,
Un Dieu jaloux de moi vous pousse et vous inspire,
Et pour ma perte aussi mon propre sang conspire.
1470 Laissez-moi !

JONATHAS

Non !

SAÜL

Tremblez !

MICOL

Ah ! que votre courroux
Épargne le grand prêtre et retombe sur nous !

SAÜL

Par votre aveuglement ma fureur se ranime.

JONATHAS

Quel crime aux yeux du ciel !

SAÜL

Eh bien ! justice ou crime,
Que m'importe ? et que font aux aveugles destins
Les malheurs, les vertus, les crimes des humains ?
De trente ans de vertus quelle est la récompense ?
Que m'est-il revenu de ma longue innocence ?
Quel est ce Dieu vengeur dont vous parlez toujours ?
Il vous perd, et d'un monstre il protège les jours !
Il le conduit au trône, il vous fait sa victime,
Et s'il a des faveurs, ce n'est que pour le crime.
S'il les met à ce prix, je les veux mériter ;
Ne pouvant le fléchir, je le veux imiter :
Je prends, ainsi que lui, ma haine pour justice,
Et de tous mes forfaits je le fais le complice !

JONATHAS

Par un blasphème, ô ciel ! n'éveillez pas son bras !
Craignez !...

SAÜL

Va, je le hais ! mais je ne le crains pas.

SCÈNE VI

SAÜL, JONATHAS, MICOL, ABNER

ABNER, à Saül.

Il n'est plus, dans son sang j'ai lavé votre injure.

JONATHAS

O crime !

ABNER, à Jonathas.

Ainsi que vous, ce vil peuple en murmure.

JONATHAS, à Abner.

1490 Puisse ce sang sacré retomber tout sur toi !

SAÜL, à ses enfants.

Je le sens qui retombe et sur vous et sur moi ;
Mais mon glaive, altéré de ce sang que j'abhorre,
S'il n'était répandu le verserait encore.

A Abner.

Laissons aux faibles cœurs la crainte et le remord,
1495 Nous, bravons-les, Abner, allons tenter le sort,
Rassemblons nos guerriers : que le silence et l'ombre
Aux yeux des Philistins cachent leur petit nombre ;
Marchons, terrassons-les, et noyons pour jamais
Dans les flots de leur sang ma honte et mes forfaits !
1500 Va !

ABNER s'éloignant.

J'obéis, Seigneur.

SCÈNE VII

SAÜL, MICOL, JONATHAS

SAÜL, à Jonathas.

Toi, donne-moi mes armes !
Suis-moi ; laisse à ta sœur les terreurs et les larmes !
Sois digne de Saül, sois digne de ton rang :
Viens chercher, viens braver le sort qui nous attend.
Ah ! dans ce cœur vieilli je sens de mon jeune âge
Renaître en cet instant l'audace et le courage ;
Le désespoir enfin rend la force à mon bras :
Mon cœur frémit de joie au signal des combats.
Je vois des flots de sang, j'entends, j'entends d'avance
Les vains cris des mourants moissonnés par ma lance.
Quel plaisir ! Qu'il est beau, pour un simple mortel,
De combattre à la fois les hommes et le ciel !

Il sort en disant ces mots ; Micol et Jonathas le suivent.

1502. de ton sang, *42*. — 1509. renversés *S*.

ACTE V

La scène représente le camp de Saül dans le désordre d'un champ de bataille : des tentes renversées, des armes éparses çà et là, l'arche entourée de lévites effrayés. — Micol arrivant éperdue sur la scène, suivie des prêtres, des lévites, des femmes. — Il est nuit sombre.

SCÈNE I

MICOL, PRÊTRES, LÉVITES, FEMMES, arrivant sur la scène avec des signes d'effroi.

MICOL, aux prêtres et aux femmes qui la suivent.

Ah ! suivez-moi ! rentrons dans cette auguste enceinte,
Et périssons du moins aux pieds de l'Arche Sainte !

Elle jette les yeux sur les débris du camp.

Mais que vois-je ? O douleur ! jusqu'à ce lieu sacré
Le Philistin vainqueur a déjà pénétré,
Et, repoussé trop tard par notre vain courage,
Il a rempli le camp des traces du carnage !

UN PRÊTRE

Nuit suprême ! aux fureurs d'un ennemi cruel
Verras-tu donc livrer les restes d'Israël !

1512. Cet acte est de l'invention de Lamartine et ne correspond plus au texte d'Alfieri. Au moment de le commencer, il écrivait à Virieu que cet acte « ne ressemblerait qu'à du Shakespeare » (*Corr.*, I, CXXXI). Du Shakespeare d'après Ducis, bien entendu.

UNE ISRAÉLITE

1520 Ah ! Fuyons...

UNE AUTRE

Mais où fuir ?

MICOL

La mort nous environne
Sous les pas des guerriers la terre au loin résonne ;
Le bruit approche, oh ciel ! il redouble : écoutez !

UNE ISRAÉLITE

C'est le pas des coursiers dans la plaine emportés.

MICOL, s'approchant de la forêt pour écouter.

Ce sont des cris plaintifs, des voix, des sons funèbres
1525 Roulant comme la foudre au milieu des ténèbres, —
Le sifflement des traits, — la fuite des coursiers, —
Le roulement des chars, — le choc des boucliers, —
De tous ces bruits confus s'élève un bruit immense.
Écoutons... Mais tout meurt dans un vaste silence.

UNE ISRAÉLITE

1530 C'est que l'un des deux camps à l'autre aura cédé !

MICOL

Doute affreux !

UN PRÊTRE

Dieu vengeur, qu'as-tu donc décidé ?

MICOL, écoutant de nouveau.

Quel tumulte nouveau, quelle tempête horrible
Se réveille et m'annonce un combat plus terrible ?

1520. Fuyons toutes... UNE AUTRE. Où fuir ? *L.* — 1530. Ah ! l'u des deux partis *42 et S.*

Écoutez, regardez ! le fer frappe le fer.
Des boucliers brisés sort un livide éclair !
Voyez, à chaque coup, comme dans la nuit sombre
Leur lance en traits de feu, se dessine dans l'ombre.
Approchez, entendez ce long cri des mourants,
Ce sont peut-être, hélas ! nos frères expirants !
C'est peut-être Saül, ou Jonathas mon frère,
Qui nomme encor David à son heure dernière !

UN PRÊTRE

Ah ! généreux enfant, malheureux Jonathas,
David à ton secours ne volera donc pas !

MICOL

Non, pour perdre Israël, la vengeance céleste
Éloigne ce héros dans cette nuit funeste.
Menacé par Saül, j'ignore dans quel lieu
Le retient loin de nous la colère de Dieu.

UNE ISRAÉLITE

Silence ! d'un guerrier j'entends les pas rapides ;
Du côté d'Engaddi, par ces sommets arides,
Il gravit la montagne et s'avance vers nous.

MICOL

Ah ! si c'était David !

1542. Enfant infortuné, généreux Jonathas. *L.*

1549. Allusion à I *Reg.* XXIV.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS ; DAVID, armé, se précipite vers Micol qu'il a entendue.

DAVID

C'est lui, c'est ton époux.

MICOL

Sa voix seule à mon cœur a rendu l'espérance.

DAVID

J'ai prévu vos périls, je vole à ta défense.
A peine avais-je atteint mon asile écarté
1555 Et confié mes pas à son obscurité,
Que le bruit renaissant de l'ardente mêlée
S'élève et vient frapper mon oreille troublée :
J'écoute, et du côté d'où s'élève le bruit
Je dirige au hasard ma course dans la nuit.
1560 Tremblant de m'égarer, la main de Dieu, sans doute,
A travers les périls a dirigé ma route ;
Où sont les ennemis ? Où combat Jonathas ?
En est-il tems encor ? Parlez, guidez mes pas.

MICOL

Les Philistins du camp ont forcé la muraille,
1565 Et tout le Gelboë n'est qu'un champ de bataille.

Le combat est partout : le succès, balancé,
D'un parti dans un autre a maintes fois passé ;
On se cherche, on se mêle, on frappe, et la nuit sombre
Cache encor nos destins dans l'horreur de son ombre.

DAVID

Eh bien ! que Dieu me guide au plus fort du danger,
Je vais sauver son peuple ou je vais le venger !
Adieu, chère Micol, adieu ! si je succombe,
Puisse le sort au moins nous unir dans la tombe !

Il s'éloigne.

1568-1569. et la nuit noire Cache encor dans ses plis la fuite ou la victoire. *L.* — 1573. Puisse le ciel *S et L.*

SCÈNE III

MICOL, SUITE, PRÊTRES, FEMMES, LÉVITES

MICOL, suivant David des yeux.

C'en est fait ! il s'éloigne, il s'élance aux combats !
1575 Hélas ! je n'entends plus que le bruit de ses pas.
Oue n'ai-je pu le suivre au gré de mon envie !
Mourir du même coup qui tranchera sa vie !
Ah ! quand le reverrai-je ? En quel état, grands dieux !
Sanglant, percé de coups, peut-être qu'à mes yeux,
1580 A côté de Saül, à côté de mon frère,
Le jour le montrera couché sur la poussière.....
Ah ! fuis, nuit éternelle, et vous, ombres sans fin,
Tombez, et d'un seul coup montrez-moi mon destin !

UNE ISRAÉLITE

Le bruit approche, oh ciel ! Fuyons, chères compagnes.

UNE AUTRE

1585 Cherchons un autre asile au sommet des montagnes !

MICOL

Si j'ai perdu David, que m'importe mon sort ?
J'irai, j'irai moi-même au devant de la mort !

1582. Nuit éternelle, fuis, *L.*

UN PRÊTRE, à Micol.

Pour Saül et pour lui, vivez, vivez encore.
Attendons en priant le retour de l'aurore ;
Espérons en David, en Jonathas, en Dieu !

UNE ISRAÉLITE

Tremblons! J'entends des voix. Des guerriers vers ce lieu
S'avancent. Ah ! fuyons la mort ou l'esclavage.

UN PRÊTRE

Montons vers les rochers. — Dans cet antre sauvage
Cachons l'arche sacrée. — Et nous, dans ces forêts
Dispersons-nous. Cherchons des abris plus secrets.

Les lévites et les femmes emportent l'arche ; la foule la suit.

UNE ISRAÉLITE en s'éloignant.

O sacré tabernacle! ô dernière espérance!

UNE AUTRE

O saint temple, qu'un Dieu remplit de sa présence,
Au pouvoir de Moloch vas-tu tomber aussi ?

UNE AUTRE

Ah ! périssons plutôt !

MICOL entendant les pas des guerriers.

Silence ! les voici !
La nuit à mes regards dérobe encor leur nombre,
Hâtons-nous, et sans bruit enfonçons-nous dans l'ombre,

Ils disparaissent tous.

1600. L'obscurité toujours nous dérobe *L.*

SCÈNE IV

JONATHAS, ESDRAS, son écuyer.

Jonathas blessé, soutenu par un vieillard, son écuyer, entre par le côté opposé à la scène.

JONATHAS, avançant avec peine.

Où sommes-nous, Esdras ? où conduis-tu mes pas ?
Laisse-moi ! — Tous tes soins ne me sauveront pas !
Mon sang coule à longs flots. — Mes yeux s'appesantis
1605 Et mes genoux sans force à chaque pas fléchissent.

ESDRAS, s'efforçant de le conduire plus loin.

Ah ! Seigneur, rappelez un reste de chaleur !
Ne tombez pas vivant dans les mains du vainqueur !
Encore quelques pas.

JONATHAS, essayant en vain de marcher.

Ma force m'abandonne,
Sous la main du trépas mon cœur gèle et frissonne ;
1610 C'en est fait, je succombe !

Il se laisse tomber au pied d'un sycomore.

1602. Esdras, où sommes-nous ? *L.* — 1606. Rappelez, ô mon fils, *H, S et L.* — 1609. mon cœur serré *H, S et L.*

1602. Esdras est un personnage imaginaire qui ne paraît pas dans le récit biblique, ni dans *Alfieri.*

ESDRAS, désespéré.

O mortelle douleur !
Il tombe ! et je n'ai pu prévenir son malheur,
A mon maître expirant donner des soins utiles,
Ni d'un fardeau si cher charger mes bras débiles !
Vieillard infortuné ! loin de le secourir,
Hélas ! à ses côtés tu ne peux que mourir.

JONATHAS, avec effort.

Écoute, cher Esdras, ma dernière prière !
Si cette nuit fatale épargne au moins mon père,
Raconte-lui ma mort ; dis-lui que Jonathas
N'est pas tombé sans gloire en ses derniers combats.
Dis-lui que pour David j'implore sa clémence,
Que le Seigneur sur moi venge son innocence,
Que je meurs sans me plaindre, et qu'en le bénissant,
Pour son peuple et pour lui j'ai versé tout mon sang !

ESDRAS, baigné de larmes.

Quoi ! je verrais mourir l'enfant que j'ai vu naître ?
Ai-je donc tant vécu pour survivre à mon maître ?
O douleur ! — Mais le ciel peut prolonger vos jours ;
Si l'aurore vers nous ramenait du secours ?
Si quelque fugitif, aidant mon bras débile,
Vous portait avec moi vers un plus sûr asile ?
J'écoute. — Mais partout un silence de mort.....

JONATHAS

Va ! je n'attends plus rien des hommes ni du sort :

1614. Ah ! malheureux vieillard *H.* — 1619. premiers *H.* — 1624. celui *H.*

Si seulement, ah ! Dieu ! si je pouvais encore
Étancher d'un peu d'eau la soif qui me dévore !

ESDRAS, parcourant la scène.

Ah ! je cours en chercher, mais dans ces tristes lieux
1635 Nulle fontaine, oh ciel ! ne réjouit mes yeux,
D'aucune source au loin je n'entends le murmure,
Pas une goutte d'eau sur l'aride verdure !

JONATHAS

Eh bien ! tiens, prends mon casque, et là, dans le vallon,
Descends, et remplis-le des ondes du Cédron.

ESDRAS, prenant le casque et s'éloignant.

1640 Faut-il le laisser seul ? O tardive vieillesse !
O Dieu ! rends à mes pas la force et la vitesse.

1634. Hélas ! j'en cherche en vain. Dans ces arides lieux, *H et S.* C'est en vain que j'en cherche. En ces arides lieux, *L.* — 1635. Nulle fontaine, hélas ! *L.* — 1637. l'aride nature *42.* la pâle verdure. *H, S et L.* — 1639. pour le remplir *L.*

1632. Allusion à un fait de la vie de David. I *Paralipomènes,* XI, 17 : Desideravit autem David et dixit : O si quis daret mihi aquam de cisterna Bethleem quae est in porta !

SCÈNE V

JONATHAS seul.

Dérobez-moi, Seigneur, aux yeux des Philistins !
Ne laissez pas tomber mes restes dans leurs mains ;
Ne livrez pas mes os à la terre étrangère ;
Laissez au moins ma cendre à mon malheureux père !
Mon père ! Ah qu'ai-je dit ? Dans ce moment, hélas !
Il tombe, il meurt peut-être en nommant Jonathas !
Où donc était David ? — Micol, sœur adorée,
Combien tu pleureras ma mort prématurée !
Le Seigneur l'a voulu, béni soit le Seigneur !
Esdras !... Il ne vient pas... une molle langueur
Efface par degrés ma mémoire et mes peines ;
Un calme inattendu se répand dans mes veines ;
Mes yeux appesantis succombent au sommeil.
Esdras viendra trop tard... Seigneur !... Sois mon réveil.

Il s'endort étendu au pied d'un arbre.

1645. Gardez au moins *L.* — 1646. Et qu'ai-je dit ? *42.*

SCÈNE VI

JONATHAS endormi ; SAÜL, fugitif, arrivant lentement sur la scène sans voir son fils.

SAÜL

Où fuir ? où retrouver, dans ces ombres funestes,
De mes guerriers détruits les déplorables restes ?
Sous le fer ennemi sont-ils donc tombés tous !
Et moi, qui les bravais, seul j'échappe à leurs coups !

Il cherche à reconnaître le lieu où il se trouve.

1660 Où suis-je ? C'est le camp : voici ces mêmes tentes
Muettes maintenant, naguère si bruyantes !...
Peuple qu'entre mes mains le ciel avait remis,
C'est donc là ce retour que je t'avais promis ?
Qu'un moment a changé ton héros et ton maître !
1665 D'une heure à l'autre, oh ciel ! qui peut le reconnaître ?
Où sont tous tes enfants, dont les cris belliqueux
Réjouissaient ton camp ? — Je te reviens sans eux !
Seul je vis, — et le ciel, constant à me poursuivre,
M'arrache mon empire et me condamne à vivre !
1670 Et je vivrais ? — ô honte ! — et je viendrais m'offrir
A la pitié d'un peuple ardent à m'avilir,
A l'orgueilleux dédain des fils du sanctuaire,
Lâches qu'enhardirait l'excès de ma misère,

1660. Oui, voici bien mon camp. *L.* — 1665. D'une heure à l'autre, hélas, *S et L.* — 1669. le triomphe *H, S et L.*

Et qui sur mes malheurs mesurant leur affront,
D'un reste de bandeau dépouilleraient mon front ?
Non ! Non ! plutôt cent fois, de ma main forcenée,
Moi-même, en roi du moins, faire ma destinée,
Et puisque Dieu l'emporte et qu'il est le plus fort,
Chercher contre sa rage un abri dans la mort !

Il tire son épée.

Frappons ! — Mais Jonathas peut-être vit encore !
Faut-il l'abandonner au rival qui l'abhorre !
Comment ce faible enfant, de traîtres entouré,
Sortirait-il du piège à ses pas préparé ?
Que recueillera-t-il de mon triste héritage ?
Un trône s'écroulant, la honte et l'esclavage !
Non, non ; bravons pour lui les derniers coups du sort !
Vivons, puisqu'il le faut pour prévenir sa mort !
Malgré le ciel, encor, conservons l'espérance !
Aux destins jusqu'au bout opposons ma constance ;
Et s'il me faut tomber, eh bien ! tombant en Roi,
Que toute ma maison s'engloutisse avec moi !

Saül cherche une issue, et s'approche du sycomore au pied duquel son fils est étendu et endormi.

— Mais où le retrouver ? où le chercher ? — L'aurore
Sur ces sommets sanglants ne brille point encore :
Qui sait si ses rayons ne me montreront pas
Parmi des morts ?... Grand Dieu, sauve au moins Jonathas.

JONATHAS, à ce mot se réveillant, à demi-voix.

Où suis-je ? — Quelle voix m'a nommé ?

1679. contre lui-même *42*. contre sa haine *H, S et L*. — 1684. Que recueillerait-il *42*. — 1685. Rien qu'un trône croûlant *L*. — 1687. Et s'il le faut enfin pour prévenir *42*.

SAÜL, étonné

Qui soupire ?
Parle ! qui que tu sois, que fais-tu là ?

Il s'approche précipitamment de l'arbre.

JONATHAS

J'expire !

SAÜL

Quels accents !...

JONATHAS

C'est Saül !...

SAÜL, éperdu.

Est-il vrai ? Jonathas !

JONATHAS

C'est moi !

SAÜL, se précipitant sur son fils.

Je te retrouve !

JONATHAS

Et je meurs dans tes bras.
Mais avant de fermer mes yeux à la lumière
Que le ciel soit loué ! J'ai pu bénir mon père.

SAÜL

Que vois-je ? O malheureux ! Il nage dans son sang !
C'est donc ainsi, grand Dieu, que ta main me le rend !

1699. vos bras. *H. S et L.* — 1702. O mon malheureux fils, *S et L.*

Quel monstre l'a frappé ? N'est-il plus d'espérance ?
Faut-il mourir aussi ?

JONATHAS

Vivez pour ma vengeance !
Vivez ; n'espérez pas de conserver mes jours :
L'instant où je vous parle en achève le cours.
Accordez-moi du moins une dernière grâce :
Que d'un fils expirant David prenne la place.
Dieu le chérit, et Dieu rejette votre fils :
Respectons ses décrets ! Je meurs et les bénis !

SAÜL

Quoi ! ce nom détesté dans ta bouche est encore ?
Dieu le chérit !... Eh ! bien ! c'est pourquoi je l'abhorre !
C'est pour lui que de Dieu les décrets inhumains
Ont brisé cette nuit mon sceptre dans mes mains ;
C'est pour lui que tu meurs, c'est pour lui que je tombe ;
C'est lui qui doit fonder son trône sur ta tombe !
Et tu veux... ! Ah ! plutôt dans son sein abhorré
Que ne puis-je plonger ce fer désespéré,
L'en retirer fumant pour l'y plonger encore ;
Voir couler dans le tien tout ce sang que j'abhorre,
Et lorsque sous mes coups sa vie aurait coulé,
Me frapper à mon tour, et mourir consolé !

Un moment de silence.

— Mais je ne verrai pas son supplice ! — Le lâche
Laisse tout faire au ciel ; il triomphe et se cache !
Il craint ce bras débile ; il attend pour venir
Qu'un traître de ma perte aille le prévenir !
Qu'il vienne, il en est tems, saisir cette couronne

1711. Je meurs, je les bénis ! *42*. — 1722. ton sang aurait coulé, *42*. son sang aura coulé, *H*.

Qui tombe de mon front, et que son Dieu lui donne !
1730 Qu'il vienne rechercher parmi ces flots de sang
Ce sceptre abandonné, ce trône qui l'attend !
Le voici ! — Viens régner sur ces champs de carnage ;
Viens recueillir de moi cet horrible héritage ;
Prends ma place, perfide, et, sur ces tristes bords,
1735 Règne sur des déserts, des débris et des morts !

JONATHAS

Malheureux père ! au nom de mon heure suprême,
Épargnez-moi ! — Vivez, et rentrez en vous-même ;
N'irritez pas un Dieu si sévère pour nous,
Et par le repentir désarmez son courroux !

SAÜL

1740 Et que me peut ton Dieu ? Que me fait sa colère ?
A son courroux enfin que reste-t-il à faire ?
Près du corps déchiré de mon fils expirant,
Il m'entraîne, il me voit ; il doit être content !
— Va ! tant que j'espérai de conserver ta vie,
1745 J'ai craint ce Dieu, mon fils ; tu meurs, je le défie !
Sa cruauté ne peut accroître mon tourment.
Je tombe sous ses coups, mais en le blasphémant !

JONATHAS

O Ciel ! à nos malheurs n'ajoutez pas ce crime !
— Contentez-vous, ô Dieu, d'une seule victime ;
1750 Que mon sang vous apaise, et que mon père...

SAÜL, furieux.

Non !

1732. ce champ de carnage. *42 et L.*

Non, je ne veux de toi ni bienfait ni pardon !
Dieu cruel, Dieu de sang, je te brave et t'outrage !
Tout ton pouvoir ne peut avilir mon courage.
Tu triomphes, c'est vrai ; mais lorsque tu m'abats,
Je me relève encor pour insulter ton bras !
Je ne me repens pas des crimes de ma vie.
C'est toi qui les commis et qui les justifie ;
C'est toi qui de mes jours constant persécuteur,
As semé sous mes pas les pièges du malheur ;
Et si l'excès des maux a produit l'injustice,
Tu fus de mes forfaits la cause et le complice !
Tu les punis pourtant. — Tu les punis en moi,
Mais je les vois ailleurs récompensés par toi !
Ce qui fut crime en l'un, chez un autre est justice :
Ta vertu n'est qu'un nom, ta loi n'est qu'un caprice ;
Et ton pouvoir cruel n'a formé les humains
Que pour persécuter l'ouvrage de tes mains !
Eh bien ! par mon supplice exerce ta puissance !
Assouvis tes regards, jouis de ma souffrance ;
Jouis, mais hâte-toi de l'épuiser sur moi :
Le néant où je cours va m'arracher à toi !

JONATHAS, d'une voix éteinte.

O blasphème ! Épargnez, Dieu clément !... O mon père !
Que cet égarement rend ma mort plus amère !
— Ne vous souvenez pas, Seigneur, de ses discours !
Seigneur, votre justice a compté tous nos jours ;

1754. Tu l'emportes, il est vrai ; *H et S.* — 1756-1767. *Ces vers, les plus violents de toute la tirade, ont disparu du 42, copie exécutée sans doute en vue des lectures dans les salons.* — 1769. de ta vengeance ; *L.*

1751. Tout ce passage est à rapprocher du *Désespoir (Méd. Poét.*, VII). Le Saül de Soumet est moins hardi contre Dieu. Il ne maudit que David et le voue à l'anathème qui frappe tous les rois (*Saül,* V, 8).

Nos destins sont écrits dans vos lois éternelles,
Nos mérites pesés dans vos mains immortelles.
L'homme, œuvre de ces mains, pourra-t-il murmurer ?
Osera-t-il juger ce qu'il doit adorer ?
1780 Ah ! si la nuit des sens ici nous presse encore,
La mort ouvre nos yeux à l'éternelle aurore :
Je la sens, ô Saül ! Quelle immense clarté !
Mon père ! jour divin ! céleste vérité !
Que ces rayons sacrés consolent ma paupière !...
1785 Que le Seigneur m'est doux à mon heure dernière !...
Mon âme dans son sein s'exhale sans effort.
Mon père !... adieu... Seigneur, recevez...

Il meurt.

SAÜL, contemplant le corps de son fils.

Il est mort !

Il est mort !... La voilà, cette longue espérance,
Ces destins éternels promis à ma puissance !
1790 Oracles imposteurs ! A mon peuple, à mon fils,
A toute ma grandeur, malheureux, je survis !
Comme un astre tombant qui brille et qui s'efface,
J'ai vu briller et fuir tout l'espoir de ma race :
Et moi, vieilli, défait et pleurant sur des morts,
1795 Vaincu, je reste seul !... seul avec mes remords !
Mourons donc ! Venez tous jouir de mon supplice,
Vous, ombres qu'immola ma sanglante injustice !
Dans le sang de mon fils voyez couler mon sang !
Mais je ne vous vois pas à ce suprême instant,
1800 Mânes persécuteurs, auteurs de ma misère !
Quoi ! vous m'abandonnez à mon heure dernière ?

1779. ce qu'il doit ignorer ? *42*. — 1782. Je la vois, *L.* — 1796. Accourez ! *L.* — 1798. Au pur sang de mon fils va se mêler mon sang ! *L.* — 1799. ce dernier instant, *H.*

Quoi ! vous ne venez pas vous partager mon corps ?
Quoi donc ! connaîtrait-on la pitié chez les morts ?
Eh bien ! ma propre main vous apaise et vous venge !
Recevez tout mon sang, enivrez-vous...

Il entend les pas des guerriers, les cris des vainqueurs.

Qu'entends-je ?
Mon nom ! Vous me cherchez, barbares ennemis ?
Vous me trouverez là, sur le corps de mon fils !
Qui n'est tombé que mort n'est pas tombé sans gloire !
Les voici ! Hâtons-nous, frappons, mourons !

Il se perce de son épée sur le corps de Jonathas.

1802. disputer mon corps ? *H.*

SCÈNE VII

DES GUERRIERS poussent un cri en arrivant sur la scène.

Victoire !

D'AUTRES GUERRIERS

1810 Gloire au fils d'Isaï ! Ses généreuses mains
Ont délivré Judas du fer des Philistins.

UN GUERRIER apercevant les corps de Saül et de Jonathas.

Ciel ! que vois-je ?

UN AUTRE

Saül couché sur la poussière !

UN AUTRE

O spectacle ! ô douleur ! le fils avec le père !

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, DAVID, GUERRIERS

DAVID.

Quoi ! Saül, Jonathas ? où sont-ils ?

LES GUERRIERS, lui montrant leurs corps.

Tu les vois !

DAVID

Dieu vengeur, qu'ai-je vu ?

SAÜL, se ranimant.

Je reconnais ta voix !
Exécrable rival, dans les demeures sombres,
Ta voix me poursuit donc jusque parmi les ombres ?

DAVID, pleurant sur Jonathas.

Ah ! j'ai vaincu trop tard ! Ah ! malheureux enfant !

SAÜL

Et mon dernier regard voit David triomphant !

Il expire.

LES GUERRIERS

Il meurt !

1815. O vengeance de Dieu ! *L.*

1819. Le suicide de Saül est raconté dans I *Reg.* XXXI.

DAVID

Malheureux roi ! je triomphe, et tu tombes !
Versons, au lieu de pleurs, du sang sur ces deux tombes.
Jonathas ! en quel deuil mon triomphe est changé !
Mais nous te pleurerons quand nous t'aurons vengé.

1822. mon bonheur est changé. *L.* — 1822-1823. *Un trait en marge au crayon indique la suppression possible de ces deux vers. 40.*

1822. Anticipation de l'élégie de David sur la mort de Jonathas dans la Bible.

FIN

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

1938 562

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR F. PAILLART
A ABBEVILLE
LE 15 MAI 1918

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ot
Date due

APR 13 '78

a39003 002438892b

CE PQ 2325
.S3 1918
COO LAMARTINE, A SAUL.
ACC# 1224501